

DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#14

FÉVRIER 2020

DOPAMINE #14

FÉVRIER 2020

DOPAMINE est une revue numérique tout public. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle, ou les archives : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents...



DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Photo couverture Numéro #14 : Thibault de Vivies©

Sommaire



Le bruit de Medellin (page 04)

A propos du roman de Jorge Franco, publié aux Editions Métailié
Le ciel à bout portant



Livraison à domicile (page 11)

A propos du documentaire sonore de Merry Royer, diffusé sur ARTE Radio
Le livreur de cocaïne



Dopamine Plus 01 (page 18)

Complément de références dans l'actualité du moment



Black-out (page 28)

A propos du roman de Paula Hawkins
et de son adaptation au cinéma par Tate Taylor
La fille du train



Lanceur d'alerte (page 34)

A propos de la mini-série télévisuelle, diffusée sur Netflix
Le pharmacien



Dopamine Plus 02 (page 40)

Complément de références dans l'actualité du moment



A Leslie (page 47)

A propos d'une bande dessinée de Jarrett J. Krosodzka, publiée aux Editions Delcourt
Une touche de couleur



Cité DOPAMINE #14 (Fiction) page 57



ÉDITO

Il est des hivers qui sont plus froids que d'autres, du moins dans son cerveau, et les produits viennent parfois réchauffer les neurones en quelque sorte, du moins les agiter suffisamment pour que l'énergie dépensée à retrouver un semblant l'homéostasie produise un peu de chaleur. Il faut bien ça... Bien entendu les alternatives aux usages existent, et l'on sait bien où aller chercher pour ça, pas loin : un ou une amie proche, un ou une compagne, un ou deux enfants qui sourient, avec ou sans nous... Mais l'homme, conditionné par des années de vie en contact avec la société, s'est construit un ego qui l'encombre désormais, le fragilise et limite son champ des possibles... On dit que les bébés voient des choses que l'on ne voit plus, passé un certain âge du moins, et les occasions ne manquent pas d'observer ce phénomène étrange d'un bébé communiquant avec un monde parallèle invisible. Son esprit est suffisamment naïf pour que l'ouverture soit maximale et que la balade des sens premiers en vaille la chandelle. Entre réalité et fiction, difficile d'établir où se situe la vérité, s'il devait n'y en avoir qu'une, ce dont on peut douter... Les psychotropes peuvent nous faire toucher cette dimension parallèle à laquelle peut-être les bébés accèdent avec leurs seules drogues endogènes... Et nous ne parlons pas ici des vertus des hallucinogènes. Tout psychotrope fera l'affaire. Pas besoin non plus que la dose soit importante. Ça commence dès les premières sensations si l'on veut bien lâcher prise, ne pas résister et accepter que ça ne dépende que de nous, et non pas du monde qui nous entoure. Le rapport à l'autre, humain ou nature, se suffit parfois d'une simple altération pour que le monde en soit changé... Oh j'entends bien ici les sceptiques qui ne croient qu'aux doses de cheval pour s'échapper, ou à ceux qui, en entendant ces propos crient à l'illumination ou encore à la *présentation sous un jour bien trop favorable*... Nous n'en sommes plus là désormais, et il s'agit bien ici de prendre simplement un peu de distance pour y voir plus clair...

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : Image par chetan kotadiya de Pixabay ©)

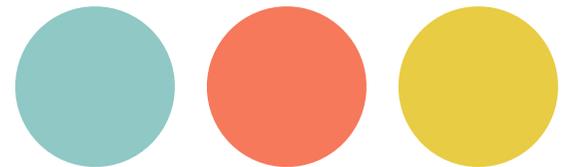


**LE BRUIT
DE MEDELLIN**

ROMAN
(ACTUALITÉS)



Il est des destins qui sont liés à un seul homme, et quand cet homme est Pablo Escobar, et que toute la vie a été organisée à son service et sous sa protection, il est difficile de se remettre de sa mort. Le ciel à bout portant de Jorge Franco va chercher du côté de la survie et de la mémoire, celle d'une famille mais aussi d'un fils de Narco qui a vécu, jusqu'à l'adolescence, dans un monde qui s'écroule du jour au lendemain...



Medellin est une ville chargée de la mémoire du narcotrafic puisque Pablo Escobar en était originaire et y avait établi son quartier général. Sa mort, le 02 décembre 1993, a chamboulé la Colombie et changé la donne, du moins pour la famille de Larry, jeune homme d'une trentaine d'années qui, douze ans après son départ pour Londres, où il y a suivi ses études, revient dans son pays d'origine pour enterrer son père. Ce retour provisoire au bercail sera l'occasion pour lui de nous raconter ce qu'a vécu sa famille depuis la mort de "Don Pablo" ou "El Patron", comme on nommait Escobar, et d'essayer de briser le silence qui fait loi dans le milieu du narcotrafic, du moins entre deux coups de feu. Le temps du récit, qui traverse trois moments, on en saura plus sur les états d'âme des uns et des autres, loin des apparences affichées d'un monde sans pitié, peuplé de gens sans aucune sensibilité. Larry n'a fait, comme beaucoup d'enfants de narcotrafiquants, que subir les choix de vie de ses parents sans avoir rien demandé. Après le calme d'une vie sous protection d'une famille élargie, il faut se débrouiller par soi-même et faire avec les sollicitations et menaces bien plus nombreuses quand le père de famille, fidèle lieutenant d'Escobar, est à son tour sur la sellette... Le récit est découpé en trois parties qui s'entremêlent sur ces trois cents pages d'un roman à la première personne qui nous fera passer des années 90 au milieu des années 2000. Il y a la période qui suit la mort de Pablo Escobar, les heures du trajet en avion Londres Medellin, et enfin le temps du retour parmi les siens après douze ans d'absence. Chacun de ces moments de vie, plus



Le ciel à bout portant

Un roman de Jorge Franco
Editions Métaillé
janvier 2020
380 pages, 22 euros



Extrait p 80.

« Où avions-nous été chercher qu'après la mort d'Escobar nous nous réveillerions dans une ville bercée par le chant des oiseaux et assainie par la brise tiède des après-midi ensoleillés ? Nous n'étions pas préparés à ça, nous n'étions pas nés pour vivre au paradis. Le propre fils d'Escobar, le sang encore échauffé, avait promis vengeance, et même si c'était des mots en l'air, la colère dans ses mots n'a fait que nourrir la haine. Ceux qui avaient tué le monstre ne s'étaient pas contentés de lui couper la tête. Ils voulaient dévorer jusqu'à ses entrailles. »

ou moins long, sera l'occasion de confidences et confessions, non pas de celles qui permettent de se désolidariser de l'existence dans le trafic et le crime d'un père narco, mais de celles qui permettent de faire comprendre à tout un chacun comment la vie des protagonistes du narcotraffic tient à un fil et comment des épouses et des enfants se retrouvent impliqués malgré eux...

L'Alborada est une fête qui a lieu chaque année en décembre à Medellin et semble rappeler à tous que la violence des narcos est inscrite dans l'ADN de cette ville depuis des décennies et qu'il est des exutoires nécessaires à libérer le souvenir de ce qui était à l'époque le quotidien de la Cité... C'est dans ce temps de fête que Larry a choisi, sans le savoir, de revenir dans la ville colombienne où il a vécu avec son père Libardo, lieutenant fidèle d'Escobar, sa mère Fernanda, ex-reine de beauté et son frère Julio, d'un an son aîné, qui n'a pas bougé de la région. Bien entendu, de vieux amis à lui savent aussi l'accueillir comme il se doit à sa descente d'avion. La chauve-souris, Julieth et Pedro lui feront profiter de cette fête où les usages d'alcool, de marijuana hydroponique (cultivée sur l'eau et présentée ici comme plus forte et moins nocive) et de cocaïne, sous les feux d'artifice et les tirs sporadiques, se mélangent pour tenter de chasser de la mémoire de Larry les mauvais souvenirs, ou du moins de les oublier un temps. Le lâcher prise est au rendez-vous pour expurger les fantômes et douleurs d'un passé mortifère qui a laissé des traces ou plutôt des cicatrices. On s'oublie, le temps de cette fête créée de toutes pièces par les ennemis d'Escobar, pour reprendre contact avec le passé, mais aussi faire de nouvelles rencontres qui rafraîchissent l'air sans se rendre compte qu'il était auparavant bien trop encombré par des personnalités incontournables... Revenir dans son pays d'origine après ce qu'il s'y est passé une douzaine d'années plus tôt n'est jamais simple surtout quand il s'agit de récupérer les ossements de son père retrouvé mort après plus d'une décennie d'une disparition dont on connaissait bien l'issue fatale. Enterrer son père ou son mari est l'occasion pour les membres de la famille de faire enfin le deuil. Et même s'ils n'y croyaient qu'à moitié, ou pas du tout, récupérer ce corps leur



permet de lever les doutes, doutes qui envahissent encore malheureusement l'esprit de toutes ces familles d'Amérique Latine qui n'ont jamais retrouvé leurs morts pour pouvoir les enterrer dignement... Les ossements du père de Larry, même s'il en manque une partie, seront trimbalés tout au long du récit avant de trouver finalement la paix. On ne se débarrasse pas aussi facilement de la perte d'un proche, surtout quand elle s'échelonne sur plusieurs épisodes. Les étapes du deuil sont nombreuses : celle tout d'abord de la perte d'un homme qui représentait la sécurité et l'autorité quand il était encore en exercice ; celle aussi de la perte d'un proche qui disparaît du jour au lendemain sans laisser de trace ; celle enfin de la perte d'un père ou d'un mari dont on ne retrouve que la carcasse désossée par le temps et par le manque de respect dont la dépouille a été l'objet... En Colombie, comme au Mexique ou dans d'autres pays d'Amérique Latine, trop de corps sans sépulture ont été abandonnés sur le bord du chemin comme témoignage d'une barbarie assumée et affichée, censée distiller au compte-gouttes dans les esprits une terreur persistante. Pire encore, pour aggraver la douleur des proches, on les empêche de faire le deuil en cachant des corps qui continuent à errer dans les méandres de la mémoire...

Extrait p 156.

« Elle reprit son souffle avant de continuer et prit le verre pour boire. Ce qui était clair, et que personne n'a compris, c'était que je me sentais très bien avec moi-même quand je buvais seule. Rien sur terre ne pouvait surpasser le plaisir de m'accompagner moi-même. Chaque gorgée me déconnectait pour me placer dans une autre réalité. Je flottais... »
Charlie

Il faudra bien à Larry le temps du trajet vers Medellin, au départ de Londres, pour encaisser tout ce passé et tenter dans son esprit de préparer le terrain de son arrivée en terre presque étrangère désormais. Sur son vol, il fera la connaissance de Charlie, Maria Carlota de son vrai nom, jeune femme qui rentre d'une cure de désintoxication en Europe pour enterrer elle aussi son père. Les confidences s'enchaînent de part et d'autre, autour de verres d'alcool qui s'enchaînent et apaisent les coeurs et les esprits. La jeune femme encourage le jeune homme à faire ainsi les écarts qu'il a rarement faits, quel que soit le produit, peut-être pour s'exclure de ces usages, objets du business d'un père. Ce dernier ne l'a jamais encouragé, bien au contraire, à suivre ses traces dans un milieu du narcotrafic qu'il savait dangereux... La jeune femme s'est, elle, remise à boire en ayant été prévenue qu'un coup dur pouvait la faire "rechuter"... Larry et Charlie se découvriront au-



delà de leurs points communs mais se perdront de vue avant la descente de l'avion. Les regrets accompagneront Larry dans ses pérégrinations nocturnes. Il aurait tant aimé poursuivre l'aventure à peine commencée. Il tentera de retrouver cette jeune femme dont il pense être tombé amoureux. Les moments de tranquillité et d'intimité qu'il a vécus dans l'avion durant ces quelques heures, contrastent avec l'agitation et le bruit d'une ville de Medellin qui mérite bien mieux que d'être simplement le réceptacle de toute la mémoire et de tous les fantasmes qui accompagnent le narcotrafic... Quand l'avion atterrit, c'est tout un passé, loin d'être digéré, qui ressurgit malgré tous les changements qui ont eu lieu depuis le 02 décembre 1993, le jour où toute l'existence d'un adolescent de dix-sept ans a été chamboulée...

Extrait p 178.

« Mais dans le monde de Libardo, ce n'était pas comme cela que les choses fonctionnaient. Entre eux la mort était un message pour l'autre camp. La façon de mourir était un message, un avertissement. La disparition, le pire des châtiements, l'incertitude infinie, l'interdiction du deuil. Nous l'avons dit à Fernanda, mais elle a continué à dire qu'elle n'y croirait que quand elle le verrait mort. »

Quand Pablo Escobar est abattu sur le toit de la maison où il s'était réfugié après de nombreux mois de fuite, on aurait pu imaginer que le plus dur était passé et que ses ennemies, police, état et adversaires concurrents, allaient se suffire de cette mort solennisée par les médias du monde entier, et qu'alors les péchés de Libardo, le père de Larry, se dissoudraient dans la mort du chef suprême. Mais Libardo sait bien que la machine à revanche s'est enclenchée et même emballée et qu'il va falloir redoubler de vigilance et de protection pour continuer à vivre. Les armes n'ont pas encore dit leur dernier mot alors la vie ne sera plus comme avant. Pas question de quitter le pays car malheureusement ce n'est pas le genre de la maison. On ne quitte pas un navire qui coule, même si le capitaine s'est déjà noyé. Après des vacances de Noël en République Dominicaine, vacances prévues bien avant les événements mais qui permettent de se faire oublier un peu, retour à la maison pour entamer un combat, un peu désespéré, contre les dangers qui guettent à la porte de la maison... Des gardes du corps, appelés en renfort, protègent alors les membres d'une famille qui vit dans l'angoisse permanente de l'arrestation ou de la disparition du père ou de l'un d'entre eux, si ce n'est tous. Les médias présentent Libardo comme l'un des bras droits d'Escobar, et le Cartel de Cali ainsi que "Los Pepes" ("Les persécutés d'Escobar", comme ils se faisaient appeler, ennemis



Extrait p 221.

« Toutes ces années, tout ce temps, pour que ce soit pareil. Ou pire. Une reine de beauté qui vieillit, un frère qui a pour refuge une ferme qu'il a transformée en petit royaume, une ville où l'histoire se répète, un pays non viable qui avance à reculons, une planète de haine et de guerres. Un père mort qui n'en finit pas de mourir, un imbécile qui tombe amoureux d'une inconnue dans un avion. Ça donne envie de vomir, de ne pas exister. »

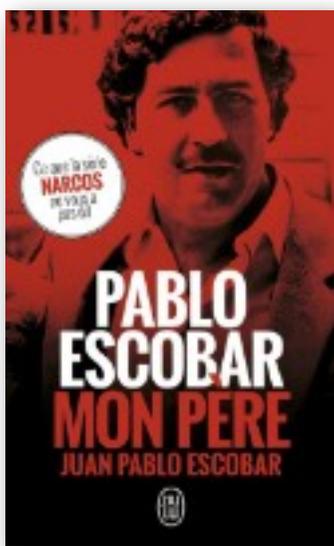
jurés d'El Patron depuis qu'il a fait assassiner deux de leurs membres) n'ont pas le pardon facile et savent justifier leur désir de vengeance par un "oeil pour oeil, dent pour dent" qui a encore de beaux jours devant lui. Les coups de fil incessants, les demandes d'argent et les menaces de mort qui les accompagnent, ne font que scléroser un peu plus une famille prise au piège d'un milieu qui a perdu sa tête de pont, son gouvernail et donc son équilibre, pour laisser la place à d'autres... Les deux fils de Libardo sont stigmatisés à l'école, non seulement par les élèves mais aussi par les professeurs. Ils ne peuvent sortir de chez eux sans protection. Fernanda, la mère de famille, s'enfoncé un peu plus dans son usage chronique d'alcool et d'anxiolytiques, derniers produits qu'elle encourage ses fils à consommer pour apaiser leurs angoisses. Par ailleurs, elle dilapide les ressources financières du ménage en jouant sans limite au casino. Le manque d'argent empêche désormais de soudoyer des fonctionnaires de l'état pour sauver sa peau. Le château de carte est branlant et viendra le jour où il s'écroulera...

Un peu plus d'un an après le décès de Pablo Escobar, Libardo disparaît, pour de bon, kidnappé par les ennemies d'El Patron... Fernanda s'accroche à l'espoir de retrouver son mari vivant. Même si ses deux fils tentent de la dissuader de répondre aux chantages téléphoniques successifs, difficile pour cette épouse éplorée d'accepter les règles du milieu, qu'elle connaît pourtant. Elles consistent à utiliser le kidnapping pour entretenir la douleur de la perte et un espoir vain... La famille doit survivre à cette épreuve et envisage même la fuite. Elle abandonne finalement l'idée car y associe une sensation de trahison. Amanda est prête à faire le dos rond mais tout mettre par contre en oeuvre pour retrouver son mari. Désespérée, elle retourne alors, avec l'aide de ses fils, tout le terrain autour de la maison dans l'espoir de trouver un trésor caché qui paierait la rançon de Libardo... On compatit, on souhaite pour eux qu'ils s'en sortent même si rien ne sera plus comme avant. Le temps béni d'une vie confortable sous un parapluie doré n'est plus d'actualité, et le mode de survie devient presque pathétique... Seul Larry prendra du recul sur la situation et le



parcours de son père, et s'ouvrira de nouveaux horizons, loin de la Colombie, en allant étudier en Europe pour finir économiste distingué, diplômé de la London School. Julio restera sur place et s'occupera des fermes de son père, fermes dont il s'est toujours occupé et qui rapporteront suffisamment pour subvenir aux besoins de son petit frère et de sa mère. Fernanda s'enfermera, elle, dans sa maison et dans une consommation de psychotropes qui l'anesthésieront ou la stimuleront en attendant que son mari réapparaisse en pièces détachées... Dans un univers où la modération n'a pas sa place, on a vite fait de basculer d'un côté ou de l'autre de la frontière ténue qui sépare la belle vie en milieu aisé de la survie en milieu hostile...

Mais aussi



Pablo Escobar mon père

Un récit de Juan Pablo Escobar

Editions poche J'ai lu, 2018

Ici aussi, on nous propose le récit du fils d'un narcotrafiquant, et pas des moindres puisqu'il s'agit du fameux Pablo Escobar. Son fils qui a dû faire avec l'activité, pas comme les autres, de son père, puis avec sa disparition... « *Libéré de toute peine et rancœur, Escobar Junior n'est pas en quête de rédemption. Il partage simplement son regard éclairé sur les conséquences de la violence, afin d'y mettre un terme définitif.* »

A teal and white scooter is parked on a wet asphalt street. The scooter is the central focus, with its handlebars, seat, and front fairing visible. The wet pavement reflects the scooter and the surrounding environment, which is blurred in the background. A semi-transparent circular overlay is centered over the scooter, containing text.

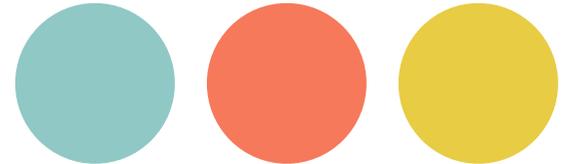
LIVRAISON À DOMICILE

DOCUMENTAIRE SONORE
PAROLE AUX DEALERS
(ACTUALITÉS)



L'habit ne fait pas le moine, et derrière le chauffeur de scooter propre sur lui à qui Merry Royer, pour ARTE radio, donne la parole, se cache un livreur de cocaïne et de MDMA qui fait sa tournée tous les jours l'air de rien. Il se confie sur le fonctionnement de ces livraisons à domicile et sur le rapport qu'il entretient avec ses clients.

Attention de ne pas croire que c'est la vie facile...



Au lycée, Elie a entendu son professeur d'économie dire que son milieu social d'origine conditionnait en très grande partie son avenir. Pas question pour lui depuis lors d'accepter ça et de se laisser porter par un destin qui le pousse à faire un boulot "standard" pour trois francs six sous. Son père est maçon, sa mère travaille dans la grande distribution. Il ne veut pas de ça. Elie a décidé de pouvoir contrôler au maximum ce à quoi doit ressembler un job qui en vaut la chandelle, même si aucun boulot n'est idéal bien entendu. Si le marché légal lui offrait des opportunités de profits aussi importants que le marché illégal, alors il n'aurait rien contre s'y engouffrer. Mais ce qui semble plus gêner Elie, c'est de travailler pour une grosse entreprise avec des considérations au rabais. Là où il travaille, on ne se fait pas de cadeau certes, on ne vit pas dans le monde des bisounours, comme il dit, mais on connaît les tenants et les aboutissants, et on sait où l'on va. On fait ce qu'on a à faire, et si on le fait bien, il n'y aura pas d'embrouille. Le chemin est balisé. L'organisation tient la route, les codes de langage sont établis, alors il n'y a plus qu'à enfourcher son scooter et parcourir tout Paris et sa proche banlieue pour amasser, sans trop se poser de question, les billets de 20, 50 ou 100 euros...



Le livreur de cocaïne

Un documentaire sonore
en 2 épisodes
de Merry Royer
Diffusion ARTE Radio,
janvier 2020
Durée : 19'30 et 18'21

Elie a 25 ans et est livreur de cocaïne (ou "C", "champagne" ou "foudre" dans le jargon de son milieu), mais aussi de MDMA (ou "MD" ou "Marie Denise" ou "D"), rien d'autre. « Il est vendeur de stupéfiants », comme il se qualifie simplement. « Il achemine la drogue chez les clients », comme il l'explique tout aussi



Extrait

« Dès que tu fais ta première sortie tu te dis : ah ouais, c'est comme ça. T'as 50% d'excitation et 50% de "Putain mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?" Tu prends ton billet et tu dis c'est parti... T'es lancé. 1 client, 2 clients, 3 clients, 5 clients, 25 clients, 30 clients. A la fin de la journée, tu ne sais même plus qui t'as vu, qui t'as pas vu. Tout ce que tu sais c'est que t'as les poches pleines, et qu'il faut que ça tourne. »

simplement. C'est le dernier maillon de la chaîne du business, celui qui fait que le produit arrive à destination et que l'argent est réceptionné. C'est de sa responsabilité. C'est « *le dernier point de passage de la drogue à la narine du client, il se doit d'être irréprochable.* » Le produit, du moins la cocaïne, il le connaît pour l'avoir déjà réceptionné en brique d'un kilo (achetée entre 28 et 33 000 euros) puis détaillé en dose de 1 gramme, car vendue au détail au client à ce poids, poids qui comprend celui du plastique qui sert de contenant. Le client ne pourra s'envoyer en fait que 96 à 98 milligrammes, précise Elie qui n'est pas du genre à travailler dans l'à-peu-près, et ne semble pas avoir à cacher grand-chose au cours de son récit... La cocaïne qu'il vend est pure à 89% d'après ce qu'il affirme, et n'est pas du tout coupée entre sa réception et sa vente. Le produit peut donc être considéré comme de très bonne qualité, si l'on peut associer un dosage élevé à ce critère. Il est vendu 70 euros le gramme. Son chlorhydrate de cocaïne ne se présente pas comme de la poudre blanche farineuse car il est relativement brut. Ils appellent ça de "*la gaufrette*" dans son boulot, car le produit est assez caillouteux et que les briques présentent des stries. Au client par la suite de le réduire en poudre blanche floconneuse... Elie n'a jamais consommé la cocaïne qu'il vend. Ca ne l'intéresse pas du tout visiblement. Ca lui est arrivé par contre de ressentir ses effets anesthésiants en mangeant frites et nuggets, par exemple, pendant qu'il emballait le produit. Quelques poussières de cocaïne qui se promènent dans l'air et retombent sur sa nourriture, mais pas plus que ça. Rien qui lui fera conduire son scooter en profitant des effets stimulants du produit. L'usage de coke ou de MDMA, ce n'est pas pour lui...

Sur les 70 euros le gramme que le client versera au livreur, ce dernier récupérera 10 euros pour sa pomme, ou éventuellement 20 si le lieu de livraison est éloigné. A la fin d'une journée d'une douzaine d'heures, de 12h-14h à minuit-1h du mat en gros, Elie gagne entre 150 et 200 euros. Il tient le rythme 7 jours sur 7... L'assurance pour lui de vendre un bon produit est très importante. Il est alors en position de force face à des clients qui auraient un doute et risqueraient de lui faire perdre sa course. Ces clients, ce



Extrait

« Comme c'est une organisation, chaque élément est important. Et chaque élément doit connaître son travail, ses tâches. Y'a jamais d'initiative frivole, qui sont prises genre : Tiens, je me suis acheté de la cam chez un autre mec, et je vais essayer de passer de la cam, que j'ai acheté moi-même de ma poche, à des clients du mec pour lequel je travaille. Jamais de la vie. Tu fais ça, tu vas à ta mort... »

n'est pas lui qui les choisit. Tout passe par une seule personne qui réceptionne les demandes des clients et redistribue aux livreurs. On appelle le lieu d'appel la "cabine". Les clients font partie d'une base de données (200 noms environ concernant la clientèle du réseau d'Elie) qui peut se vendre, et s'acheter donc, entre 30 000 et 100 000 euros. Cette base clients est régulièrement sollicitée bien entendu, via le réseau Whatsapp, et les produits lui sont proposés au fur et à mesure des arrivages. Tout client en demande de produit, et identifié sur le réseau, envoie un message avec adresse, quantité souhaitée, et code d'entrée de l'immeuble. La "cabine" trie les commandes dans un certain ordre en fonction de l'heure l'appel, de la zone géographique, ou de la quantité achetée. Le client ne peut pas joindre le livreur ou le patron. Il n'a affaire qu'à la "cabine". Le livreur sollicité pour la course indique à la "cabine" le temps estimé du parcours, temps qui sera alors retransmis au client. Ce client bénéficie même d'un suivi de colis en quelque sorte, c'est-à-dire qu'il peut à tout moment revenir vers la plateforme parce qu'il est inquiet d'un retard ou autre... Arrivé sur place, le livreur entre dans le hall de l'immeuble, prévient la cabine qu'il est arrivé, cabine qui, elle, prévient le client de descendre. Les contacts entre livreurs et clients sont donc réduits au strict minimum, bonjour, au revoir, voici les sous, voici la marchandise, point barre ! Cinq minutes, pas plus. Il arrive que ces contacts soient plus longs, si le temps le permet ou si le client est un régulier avec qui l'on a créé plus de liens, mais la vigilance reste la règle et il n'est jamais bon de s'attarder trop longtemps et surtout de laisser le client faire perdre du temps au livreur ou l'embrouiller. Elie est d'un naturel plutôt réservé dans la vie, mais il sait mettre des "coups de pression" aux clients si nécessaire. Pas question de mettre sa réserve de côté à ce moment-là...

Le regard qu'Elie pose sur ces clients, est parfois condescendant, surtout sur ceux qu'il qualifie d'accro, sur la base de critères qui sont la quantité achetée, le niveau d'impatience, l'allure vestimentaire ou du lieu de vie. Il y a les étudiants et les actifs qui ont besoin de leur cocaïne pour travailler, les mères de famille esseulées, les clients normaux, et les clients "barrés", tous types



Extrait

« J'ai réussi à développer une aisance que j'aurais jamais pu avoir, si j'avais pas fait ça, tu vois ce que je veux dire. C'est comme un sentiment de bien-être qui se diffuse tout au long de la journée, mais paradoxalement y'a tout un tas d'autres choses beaucoup plus noires à gérer en même temps. Mais c'est ce qui fait que j'arrive à relativiser. Tu vois... »

de milieux sociaux, ceux qui dépenseront un ou deux grammes à l'occasion, et ceux qui consomment cinq grammes par jour. Il parle de ses clients comme d'une cour des miracles. Certains "sont à la ramasse", nous dit-il... Elie est en affaire avec tout ce petit monde, et doit faire avec ses préoccupations à lui et sûrement pas avec celles de ses clients. Il sait mettre visiblement, entre lui et eux, la distance nécessaire pour se protéger, tout en s'adaptant au tempérament et états d'âme de chacun. Un client ça se bichonne tout de même en quelque sorte. On fait semblant de s'intéresser, de compatir au besoin, mais on ne se laisse pas déborder, même si certains clients sont tyranniques et exigeants et ont vite fait de se plaindre à la "cabine" s'ils sont mécontents, et comme le client est roi, ou presque, on saura lui faire un petit geste commercial... Tout ceci fait partie des aléas de ce business. Elie fait son job, encaisse les sous, basta... C'est sa mission, du moins celle qu'on lui assigne sans que les écarts soient permis. On saura alors à ce moment-là lui rappeler ce pour quoi il est rémunéré 10 à 20 euros le gramme. Il ne sera pas félicité s'il réussit ses missions successives, mais il sera remis à sa place si ça ne se passe pas comme il faut. Il y a un business à faire tourner, et certains jours et certains horaires sont critiques car les clients affluent "au standard". On ne peut pas contenter tout le monde dans la minute malheureusement, même si on aurait tout intérêt à le faire pour gagner plus de sous... Il est une variable incontournable, et qui compte pour Elie dans ce business, ce sont les prises de risque, et chaque livraison de plus est vécue comme une nouvelle prise de risque... C'est la sécurité qui prime. Si le livreur ne le sent pas, il peut annuler la vente. Son boss ne lui en tiendra pas rigueur...

Alors, comme pour les usages, pas de raison que les dealers ne développent pas une réduction des risques dont certains sont inhérents à l'illégalité du business. Elie nous explique que les clients ont parfois du mal à réaliser que ce ne sont pas eux qui prennent le plus de risques dans l'affaire, mais bien les livreurs. « *Les clients pensent, eux, à leur drogue, toi tu penses à ton argent* ». Alors Elie prend toutes les mesures nécessaires pour limiter ces fameux risques, qui se résument globalement à une arrestation par



Extrait

« La jalousie. On te dira : t'es bien, t'as de l'argent, t'es frais, t'es beau gosse. T'as acheté ci, t'as acheté ça. Ca va, tu vis... Tu vis... Non, non, je meurs. Pour tout ce que j'ai sur moi, pour tout ce que j'ai fait, je meurs. Quotidiennement, je meurs un peu. Après, le fossé il est profond, entre les deux. C'est comme ça, comme ma paire de baskets, ma solitude je l'ai toujours avec moi. »

les forces de police et une potentielle condamnation à venir. Quand il est sur la route, il essaie de faire abstraction de tout ça car il veut pouvoir évacuer tout stress pour bien travailler. Il ressent plus la peur quand il va se coucher, à cause des potentielles perquisitions, que pendant la journée sur son scooter. Pour évacuer son stress, Elie s'est imposé un certain nombre de règles, assez strictes... Il essaie déjà, nous l'avons déjà dit, de réduire le temps d'échange avec le client au moment de la transaction. Pas question par exemple d'attendre que ce dernier aille retirer de l'argent pour payer le produit. Tant pis pour lui. Il s'efforce aussi à ce que tout soit bien préparé à l'avance. Sa bonbonne, comme il l'appelle, ou sa "R" pour "recharge", contient 10 à 15 grammes, pas plus, et il est prêt à faire des allers-retours chez lui si nécessaire. Il s'habille comme Monsieur tout le monde, ou du moins comme tout jeune actif, tenue correcte exigée, scooter qui ressemble à quelque chose (« *Scooter du mec de bureau* »), vitesse raisonnable, ne pas démarrer en trombe au feu vert, ne pas faire le mariolle, en résumé : ne pas se faire remarquer, surtout pas. Opération camouflage... Et gare à la fatigue qui guette en toute fin de journée et qui pourrait par exemple faire qu'on s'arrête au feu vert au lieu du feu rouge. Toute forme de conduite suspecte peut donner l'occasion aux forces de police de nous arrêter. Si c'est le cas, il faut bien entendu avoir caché sa marchandise dans ses sous-vêtements, et savoir à tout moment la somme contenue dans son porte-monnaie. Un montant imprécis est toujours plus suspect qu'une somme nette et claire que l'on peut plus facilement justifier, sans bégayer, avec un peu d'imagination et de jugeote. Attention de ne pas se présenter comme un livreur de nourriture car cela exige d'avoir les outils de travail qui correspondent. Elie nous fait comprendre qu'il est probablement plus prudent que certains de ses collègues, même s'il sait bien que malgré toutes les précautions qu'il prend, il n'est pas à l'abri de tout. Une dénonciation est vite arrivée. C'est la raison pour laquelle il ne parle de son activité à personne de son entourage, famille, amis, petite amie. Il ne veut pas non plus que l'on profite de l'image que renvoie son boulot en termes de gains financiers...



Extrait

« Je crois que le plus dur ce sera de s'arrêter avant la fois de trop, parce que plus tu en fais, plus tu as de chances de... J'ai autant de chances de finir blindé avec ça que de tout perdre. Si ça se trouve, mon argent il ne va jamais servir à concrétiser un projet. Il va servir à assumer un coup dur. Qui sait ? C'est une danse de funambule en fait. »

Elie gagne en moyenne 4 000 euros par mois, ce qui est bien au-dessus du salaire moyen français, convenons-en. Mais même s'il avoue « *arriver à joindre les deux bouts mine de rien* », ce n'est pas autant d'argent qu'il arrive à se mettre de côté depuis qu'il exerce son activité, c'est-à-dire depuis quatre ans. 12 000 euros, c'est le matelas dont il dispose mais qui ne lui permettra pas de changer de vie, simplement de subvenir à un coup dur éventuel. L'argent est "blanchi" à l'occasion, même si en l'occurrence, c'est un bien trop grand mot. Elie achète des tickets gagnants de paris à des connaissances à lui (Il rajoute un petit billet) puis va encaisser le chèque au bureau de tabac... De sa vie en dehors du travail, et de son parcours avant d'en être venu à rentrer dans ce secteur, on ne saura pas grand-chose. Seulement qu'il a déjà eu l'occasion avant ça de faire des petits boulots légaux, mais aussi qu'il doit soutenir financièrement sa mère... Une vie et un parcours de jeune homme dealer, ça ne s'apprécie pas qu'au regard de la pratique d'une activité illégale souvent bien entendu montrée du doigt et diabolisée puisque la morale s'est emparée de l'affaire assez vite on le sait bien...

Mais aussi



High Maintenance

Une série télévisuelle de Katja Blichfeld et Ben Sinclair

Diffusion HBO depuis 2016 - 4 saisons (dont la dernière en cours)

Cette série télévisée, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir prochainement à la suite de la diffusion du dernier épisode de la quatrième saison en cours, suit les pérégrinations d'un livreur de cannabis à vélo. Le produit est vendu sous toutes ses formes à des clients new-yorkais. Ici, ce sont ces clients, à chaque épisode, qui deviennent les personnages principaux...



**DOPAMINE
PLUS
1/2**

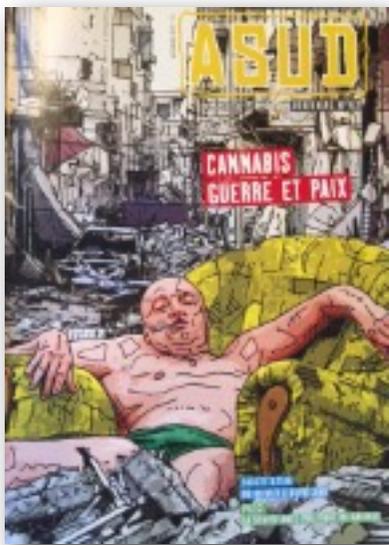


Cette rubrique propose un complément de références dans l'actualité du moment : ouvrages, presse, documents professionnels, revues, autres...

Cannabis guerre et paix

ASUD Journal N°62 (décembre 2019)

Publié par l'Association ASUD (Auto support et réduction des risques parmi les usagers de drogues)



Cette parution est incontournable pour qui s'intéresse à l'actualité du sujet et aux thématiques en lien avec les usages et les problématiques associées... Ce dernier numéro consacre son dossier central au cannabis, produit dont les représentations le concernant sont chamboulées depuis que l'Uruguay et le Canada, ainsi qu'une dizaine d'états américains, ont ouvert la voie d'une légalisation d'un usage "non médical" souvent nommé "récréatif". Bien entendu, le produit bénéficiait déjà, au contraire d'autres stupéfiants, d'une législation favorable dans de très nombreux pays, concernant son versant médical du moins, même si beaucoup d'avancées restent encore à proposer, notamment en France, même si nous sommes sur la bonne voie semble-t-il. Cependant, n'allons pas imaginer que dans notre bon vieux pays, le cannabis coule des jours heureux, ce serait précipité...

Difficile de rentrer dans le dossier cannabis sans avoir préalablement lu l'article rédigé par une ex-flic, Bénédicte Desforges, qui s'attarde sur la politique du chiffre en vigueur dans la police, politique décryptée ici et qui s'inscrit dans une logique de rentabilité de l'activité des forces policières. Ces forces savent répondre aux consignes de leurs chefs en privilégiant la chasse aux usagers de drogues, cannabis en tête. Le business du cannabis "à usage récréatif" commence là, quand des primes sont accordées aux chefs en fonction de leurs résultats...



Concernant le contenu du dossier central, six articles sont proposés... Le premier, rédigé par Jean-Maxence Granier, nous explique la place qu'a occupé et qu'occupe encore le classement, et donc la catégorisation, des drogues. Les tableaux et listes proposés désormais au niveau international et au niveau national ont un impact certain sur le statut des produits et les restrictions auxquelles ils ont chacun droit... Le deuxième article se penche, lui, sur une forme de diabolisation d'un cannabis qui rendrait "fou", et en même temps d'une illusion d'assouplissement des politiques publiques, qui continuent pourtant, plus que jamais, d'emprisonner des usagers. Anne Coppel nous explique que « *jusqu'en 2002, on a pu croire que la politique des drogues allait évoluer dans le bon sens mais à l'évidence, la justification médicale n'était qu'un cache-sexe : la guerre à la drogue s'est poursuivie et les usagers de cannabis ont payé le prix fort de la répression.* »... Si l'on devait légaliser le cannabis à usage "non médical", à qui pourrait, ou devrait, bénéficier un marché sortant désormais de sa clandestinité ? L'auteur du troisième article, Michel Sitbon, plaide, lui, pour une attribution de ce marché aux dealers de cités, entrepreneurs ayant été les premiers au front. Il plaide aussi alors pour une économie "solidaire, écologique et circulaire", une chance pour les banlieues proclame-t-il... Bien entendu, d'autres acteurs de la vente de psychotropes, légaux, se sont déjà positionnés. L'on sait qu'ils risquent alors d'être bien plus entendus que d'autres car représentent un lobby et une force de vente non négligeable. Il s'agit bien sûr des buralistes qui ont déjà annoncé qu'ils étaient prêts à accueillir la vente de ce cannabis si son commerce venait à être autorisé. Une « *vraie fausse bonne idée* » nous dit l'auteur du quatrième article, Georges Lachaze... Le cinquième article se penche sur l'expérimentation en France, durant deux ans, du cannabis médical, souvent appelé "Cannabis thérapeutique". Cette expérimentation débute cette année. Même si l'on avance dans ce champ, ce n'est sûrement pas à la vitesse de la lumière, et il faudra probablement être patient avant que la législation évolue clairement dans "le bon sens". Nicolas Authier, Georges Brousse et Marie Jauffret-Roustide nous expliquent le processus engagé et



les modalités de l'expérimentation... Pour finir, petite visite des cannabis-shop au Canada, premier pays du G7 à avoir fait le pas de la légalisation contrôlée du cannabis non médical. Louis Letellier de Saint-Just, nous fait faire le tour du propriétaire pour mettre en évidence les différences flagrantes de législation d'une province à une autre, différences qui sont le fruit d'une politique nationale qui a laissé à ces provinces le choix de leur modèle de légalisation, avec peu d'incontournables finalement... On constate, à la lecture de ce dossier central, qu'une politique qui voudrait tirer d'une légalisation le maximum de bénéfices, ne doit pas partir alors à toute allure et à l'aveugle, mais observer en détail ce que les voisins proposent et se lancer en toute modestie dans l'aventure, mais avec confiance...

Concernant les autres articles de ce numéro du journal d'ASUD, nous irons observer le travail qu'ASUD mars say Yeah réalise hors les murs. Nous irons fêter les 25 ans d'ASUD Nimes. Nous écouterons les associations de terrain défendre la création d'une deuxième salle de consommation à moindre risque à Paris. Nous irons faire un tour à "Bupréland" où la substitution à la française a su accueillir à bras ouverts et poches ouvertes le succès sanitaire et financier de la Buprénorphine Haut Dosage (BHD). Nous jetterons un oeil attentif aux récits d'usagers qui s'expriment sur leur consommation de méthadone, ses bénéfices et ses problématiques addictives. Nous lirons les réponses apportées par Thierry Kin et Inès Amiambossous, qui travaillent pour le laboratoire français Ethypharm, concernant l'Orobupré® et autres nouvelles galéniques des Traitements de Substitution aux Opiacés ; nous visiterons avec Speedy Gonzalez, mais pas trop vite, la seule et unique salle de shoot parisienne, qui propose 12 postes d'injection et 4 d'inhalation. Fred, un poly consommateur qui avait déjà eu l'occasion de s'exprimer dans le Journal d'ASUD, nous racontera comment le Baclofène l'a accompagné dans la sortie de son alcoolodépendance. Pascal Tanguay nous présentera les différents services de prise en charge dont peuvent bénéficier les usagers s'ils voyagent en Thaïlande. Et pour finir, Marc Dufaud, le réalisateur du très réussi documentaire sur Daniel Darc, *Pieces*

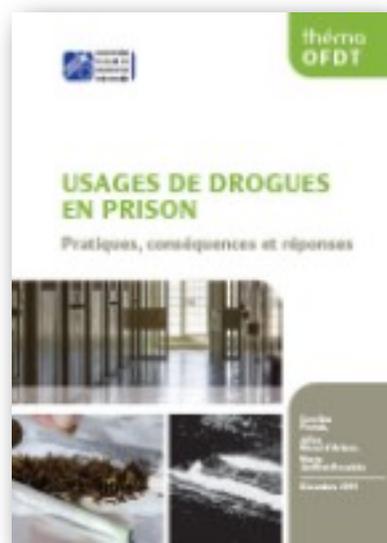


of my life (sur lequel nous reviendrons très prochainement), témoigne de l'accueil, le regard en biais, de deux pharmaciennes parisiennes à qui il a eu affaire au moment de présenter son ordonnance... Aucune excuse pour passer à côté de ce numéro d'ASUD Journal dont nous recommandons vivement la lecture !!

Usages de drogues en prison

Pratiques, conséquences et réponses

Numéro Théma publié par l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies (OFDT) (décembre 2019)



Les prisons françaises sont submergées, et l'une des raisons en est, entre autres, que les usagers, revendeurs ou pas, sont encore emprisonnés "en masse" (environ 9 000 personnes en 2018, selon les sources du ministère de la justice, sont incarcérées pour différentes infractions à la législation sur les stupéfiants)... Et l'on sait bien désormais que les lieux de détention ne sont pas toujours propices à l'abstinence, et seraient même un facteur de risque de l'addiction. De plus, les détenus semblent présenter une situation sanitaire plus fragile et plus préoccupante que la population générale... Ce numéro de théma de l'OFDT tente de documenter cette problématique des usages en prison et sa prise en charge par les institutions concernées et par les intervenants extérieurs... Les raisons d'une consommation en détention, quelles qu'elles soient peuvent être multiples. L'usage peut être auto-thérapeutique en soulageant les manques dus à l'éloignement familial, le stress, les angoisses, la forte promiscuité ou l'ambiance oppressante entre détenus. Les consommations peuvent aussi constituer un passe-temps ou un liant social (partage de moments conviviaux, reconnaissance entre pairs,...) sans être forcément associées à un mal-être... Si les usages ont donc une "utilité" en prison, ils peuvent être sources de tensions entre détenus. L'institution doit donc jouer avec l'équilibre des deux forces, la paix sociale et la



tranquillité d'un côté, les conflits inhérents aux comportements sous effets ou aux échanges entre détenus de l'autre. L'on sait aussi que des surveillants peuvent être impliqués dans les usages et le deal qui y est associé. Les produits entrent en prison, et y circulent facilement. Officiellement, la prohibition et la répression qui l'accompagne sont la règle, mais gérer un lieu de vie comme une prison n'est pas une mince affaire, alors les compromis sont souvent les bienvenus...

Une personne incarcérée peut se retrouver dans une situation, soit de stopper son usage d'un produit en particulier car les circonstances et l'environnement ne s'y prêtent pas ; soit poursuivre une consommation entamée avant la détention et dont les freins ne sont pas assez puissants entre les murs ; soit tout simplement entrer en consommation pour une ou plusieurs raisons décrites plus haut. L'incarcération peut grossièrement, soit constituer une pause dans les usages, soit au contraire accroître le processus de dégradation physique et morale. La régularité des consommations est sujette à une variable importante en prison, à savoir la possible pénurie de produits. Les substituts les plus à même de compenser le manque sont alors souvent les médicaments psychotropes, prescrits sur place, ou détournés... Des problématiques de réduction des risques peuvent alors se poser, même si depuis une vingtaine d'années on observe un développement des mesures de RDR, mesures jamais suffisantes. Le pourcentage de détenus contaminés par le VHC et le VIH restent plus important que dans la population générale. Un détenu addict et malade, dont les symptômes sont évidents, est souvent considéré comme "faible" par ses codétenus qui sauront alors peut-être malheureusement profiter de cette "faiblesse". Dans ou hors les murs d'une prison, la stigmatisation a encore, hélas, de beaux jours devant elle...

La prise en charge n'est pas toujours alors efficace, et le principe d'égalité des soins entre le milieu libre et le milieu carcéral est souvent mis à mal, empêché parfois par le poids de l'illégalité des usages. Deux forces contraires s'opposent souvent, celle de



l'institution pénitentiaire qui privilégie la dimension disciplinaire, et celle des acteurs de santé, intervenant en interne ou arrivant de l'extérieur privilégiant, eux, la compassion et le soin. Ces objectifs contradictoires sont parfois sources de tensions entre le personnel soignant et le personnel détenant l'autorité disciplinaire... Mais comme indiqué dans le document : « *Dans le cadre du plan gouvernemental 2013-2017, des dispositifs spécifiques de prise en charge pluridisciplinaires des personnes incarcérées présentant des addictions ont également été mise en oeuvre, notamment l'expérimentation de l'Unité de réhabilitation pour usagers de drogues (URUD) et le développement de programmes de prévention de la récidive (PPR), dont certains visent spécifiquement les personnes détenues souffrant d'addictions.* ». Le chemin vers un "mieux-vivre" des usages en détention est encore long, mais des initiatives qui mettent de côté la prohibition totale et tentent le pragmatisme, seront toujours les bienvenues...

[L'Uruguay, le laboratoire du cannabis libre](#)
[Une enquête de Engeline Montoya](#)
[Publiée dans le Monde \(9 février 2020\)](#)

Le Monde

Il est des petits pays comme l'Uruguay, coincé entre le Brésil et l'Argentine, qui sont précurseurs de changements importants, à n'en pas douter, dans les politiques futures des états qui réfléchissent ou du moins questionnent l'idée d'une légalisation contrôlée du cannabis. En décembre 2013 était votée une loi qui proposait d'autoriser la production et la vente, sous certaines conditions, du cannabis "à usage récréatif". L'objectif était alors de « *contrer les conséquences sanitaires, sociales et économiques dévastatrices de l'utilisation problématique de substances psychoactives, et réduire l'incidence du narcotrafic et du crime organisé.* »... La mise en place de cette politique n'a pas été un long fleuve tranquille, et il fallut un certain temps pour que les frilosités s'atténuent, et qu'une organisation cohérente se mette en



place. Mais même si ce pays a fait l'objet d'une observation à la loupe et a encouragé d'autres initiatives allant dans ce sens, la dernière en date, et de taille, étant la légalisation du cannabis au Canada en 2018, le système en place est loin d'être parfait, et les objectifs annoncés ne sont pas encore atteints, loin de là. La vente, contrôlée par l'Etat, loin du modèle des 10 états américains ayant franchi le cap, est encore réservée aux officines pharmaceutiques qui tiennent un fichier d'utilisateurs inscrits officiellement. Elles ne peuvent pas vendre plus que 40 grammes par mois au même consommateur mais sont souvent en pénurie de produit, car seulement deux producteurs industriels ont été désignés et mandatés par l'Etat pour produire ce cannabis. Alors bien sûr il y a les clubs cannabiques, dont le nombre de membres ne peut dépasser 45, et le nombre de plants cultivés 99. Il y a aussi les cultivateurs à domicile qui sont restreints à six plants femelles. Mais l'ensemble du système, même s'il fonctionne, et que les quotas sont souvent dépassés discrètement, ne permet pas de satisfaire la demande, traditionnellement élevée dans ce pays, comparativement à ses voisins. Le marché noir et les gangs sont encore positionnés sur ce marché même s'il n'est plus prioritaire, loin de là. Les autres produits, comme la cocaïne, sont encore largement diffusés sur ce marché illégal et son commerce est l'objet de conflits de plus en plus meurtriers malheureusement. Il est donc difficile à ce jour de dire dans quelle mesure la légalisation de ce seul produit cannabis peut suffire à enrayer la mécanique des marchés criminels, et ce tant que d'autres produits resteront prohibés...

Cependant, certaines inquiétudes, et certains bénéfices ont été tout de même levés suite à cette législation. Le pays a récolté 29 millions de dollars depuis 2017, et les consommations n'ont pas significativement augmenté, du moins pas plus que celles des autres pays... Malheureusement, il reste encore de nombreux freins au développement de ce secteur. : tout d'abord la culture de la suspicion et de la peur du fichage chez les consommateurs qui rechignent parfois à se fournir sur le marché légal ; de plus les banques préfèrent souvent rester à distance, et certains comptes



bancaires de pharmacies vendant le cannabis ont été fermés. Ce n'est donc pas très encourageant pour les autres officines, et c'est l'une des raisons pour lesquelles elles restent peu nombreuses sur le territoire national à s'être positionnées sur ce marché... Il est donc bien probable que le cannabis "à usage récréatif" reste une niche. L'avenir du cannabusiness repose alors peut-être sur le cannabis à usage médical. C'est du moins ce que suggère l'auteure de cette enquête. Et dans ce secteur, l'Uruguay a pris curieusement du retard car la prudence semblait là plus de mise que sur le versant récréatif du produit. Les protocoles de mise sur le marché des médicaments sont un des freins. Cependant, après quelques années « *d'une lutte acharnée d'associations de patients* », le Sénat uruguayen a approuvé la « *loi intégrale pour le développement et l'accès au cannabis médical et thérapeutique* »... Chaque pays avance désormais à son rythme sans réellement tenir compte des conventions internationales qui continuent malheureusement de classer le cannabis dans le tableau IV de la liste des stupéfiants, à savoir ceux ayant un « *potentiel d'abus fort et effets nocifs importants sans valeur thérapeutique notable* »...

Mais aussi



Les pratiques professionnelles dans le champ des addictions Note publiée par l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies (OFDT) (décembre 2019)

« *En vue de contribuer au développement des connaissances relatives aux pratiques professionnelles dans le champ des addictions, l'OFDT réalise une première série de quatre études portant sur les interventions déployées auprès de quatre catégories*



de publics vulnérables : les jeunes, les femmes, les usagers en grande précarité et les populations placées sous main de justice. Dans ce cadre, une revue de la littérature a été réalisée afin de réunir les connaissances disponibles issues des travaux en sciences humaines et sociales conduits par les chercheurs français. La présente note en expose les principaux résultats. »

**« Love he said », 5 minutes avec Charles Bukowsky
Documentaire animé de Inès Sedan, diffusé par la
plateforme Tënk, et relayé par Mediapart (février 2020)**



Le son de ce documentaire très court reprend celui d'une partie des images filmées d'une lecture de Charles Bukowsky devant un public acquis à sa cause et espérant entendre les poèmes qu'il qualifie de *"Bonnes vieilles grosses conneries"*... Le vin italien qu'il vient de boire avant d'entrer en lecture, ne lui réussit pas, et il a peur de ne pas pouvoir se retenir de vomir... Ce soir-là, l'auteur californien lira un poème qui parlera d'amour et d'explosion au gaz. Les animations qui accompagnent la lecture ne feront que souligner l'amour de Bukowsky pour la boisson, sans qu'elle n'apparaisse dans le texte du poème. A sa table, l'auteur des *"Mémoires d'un vieux dégueulasse"*, mais aussi de *"women"*, enchaînent les bières pour éteindre sa soif et son manque, se donner du courage, tenir debout, que sais-je encore... Tout ça au conditionnel bien entendu... Il rote, puis pleure et s'en excuse. Il veut montrer à son auditoire, devant lequel il se présente alcoolisé, comme à son habitude, que ce n'est pas qu'une *"machine à boire des bières"*. Il aimerait bien se faire passer pour un dur, mais il n'est pas si dur, confie-t-il...

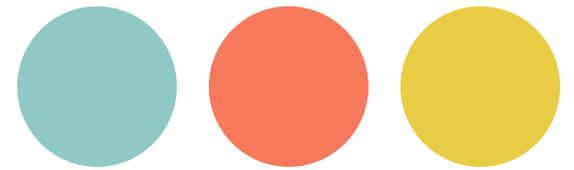
A person with long hair, wearing a white hoodie, is seen from behind with their hands behind their head. They are looking out of a window that is covered in rain. The scene is framed by a dark, textured border.

BLACK-OUT

CINÉMA ET LITTÉRATURE
DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN
(FLASH-BACK)



La fille du train est passée de l'écrit à l'écran, et avec elle la problématique de l'addiction à l'alcool chez les femmes. Paula Hawkins, l'auteure du roman, se félicite que l'adaptation cinématographique qu'en a fait Tate Taylor n'ait pas laissé de côté cette thématique... Ici, l'alcoolodépendance est, en quelque sorte, utile au récit policier, ou du moins, elle sert sa complexité et permet de se rendre compte à quel point la parole d'une femme "alcoolique" peut être dévalorisée...



La fille du train

Un roman de Paula Hawkins
Editions poche Pocket :
septembre 2016
456 pages - 7,90 euros

Un film de Tate Taylor
Sortie France : octobre 2016
Distribution : Emily Blunt,
Rebecca Ferguson, Haley
Bennett,...
Durée : 1h53 mns

« Je ne suis plus ce que j'étais, et ça se voit sur mon visage ». Ce sont les mots, parmi les premiers, que Rachel prononce en voix off dans ce train qui la conduit à 8h04 tous les matins, de sa banlieue résidentielle, jusqu'à Londres (dans le roman) ou New York (dans le film). Le retour se fera à 17h56. Et tous ces trajets quotidiens et ritualisés sont l'occasion pour cette jeune femme d'une trentaine d'années sans emploi, de nous raconter sa vie au travers de celle des autres, mais pas n'importe lesquels. Ses allers-retours à la City ne servent comme objectif que celui de passer et repasser, inlassablement devant les mêmes maisons pour observer ce qu'il s'y passe et imaginer ce qu'il s'y vit. Deux maisons attirent bien plus son attention que les autres. La première est celle qu'elle a occupée avec son ex-mari Tom et que ce dernier occupe désormais avec sa nouvelle compagne Anna. La seconde est celle où vit un couple qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle a nommé malgré tout. L'homme s'appellera Jason, et la femme s'appellera Jess. Ils s'appellent en réalité Scott et Megan... Le récit, aussi bien à l'écrit qu'à l'écran, fait la part belle à l'histoire de ces trois femmes, Rachel, Anna et Megan, liées par un même homme et les mêmes événements dramatiques. On entend leurs douleurs, leurs envies, leurs déceptions, mais aussi surtout leur solitude. Chacune d'entre elles les exprime, dans les mots et dans les faits, à sa manière. Nous sommes alors témoins de ce qui se vit physiquement et psychiquement, en ayant cette chance, que ces trois femmes n'ont pas, d'en connaître un peu plus chaque jour sur



Extrait p.28

« Je ne suis plus la fille que j'étais. Je ne suis plus désirable. Je suis repoussante, il faut croire. Ce n'est pas seulement que j'ai pris du poids ou que mon visage est bouffi par l'alcool et le manque de sommeil ; c'est comme si les gens pouvaient lire sur moi les ravages de la vie, ils le décèlent sur mon visage, à la manière dont je me tiens, dont je me déplace. »

chacune d'entre elles. Leur passé et leur présent défilent à la vitesse d'un train en marche qui à chaque nouvel arrêt nous plonge un peu plus dans leur histoire personnelle respective...

Le principal regard que l'on nous propose, et qui nous intéresse plus particulièrement car il concerne directement notre thématique des usages d'alcool, est celui de Rachel. Ce regard est imprégné de sa consommation présente et passée, mais aussi de son vécu bien entendu. Sur ses allers-retours en ville, il est furtif mais intense. A l'occasion d'un arrêt quotidien du train sur les voies pour cause de travaux, Rachel observe comment ça continue à vivre sans elle dans cette demeure bourgeoise qu'elle a occupé avec son mari dans un temps révolu où tout allait bien entre eux deux, le bonheur d'un jeune couple qui s'installe dans la maison qui accueillera leurs enfants. Mais malheureusement, les attentes ne sont pas comblées, et l'espoir d'enfanter se transforme en problème de couple. L'alcool entre dans la danse et précipite la rupture. Rachel n'arrive pas à surmonter psychologiquement leur difficulté d'enfanter. Après une première tentative infructueuse de fécondation in vitro, son mari refuse de tenter une nouvelle, prétextant des raisons économiques. La douleur psychique de Rachel se transforme en dépression, et l'alcool sait bien s'engouffrer dans la brèche. Tom quitte Rachel, qui quitte, elle, la maison conjugale, pour que son désormais ex-compagnon, infidèle de surcroît, puisse s'y installer avec sa maîtresse, Anna, avec qui il aura une petite fille... Quand le train passe devant son ancienne maison, Rachel essaie de ne pas regarder, mais c'est plus fort qu'elle. Elle préfère tout de même s'attarder sur celle où vivent ses deux amoureux, Jess et Jason, le couple "modèle" qu'elle contemple comme un idéal, et qui lui rappelle ce qu'elle a perdu il y a plus d'un an désormais...

La rupture n'a fait malheureusement qu'augmenter l'alcoolodépendance de Rachel qui vit désormais chez son amie Cathy qui la dépanne en quelque sorte, connaît son problème avec l'alcool mais ne sait pas qu'elle a perdu son travail et que les allers-retours en ville ne sont qu'un prétexte pour se donner



Extrait

« Je suis là parce que je me suis réveillée couverte de sang. J'avais des bleus partout sur mes bras, et... Ça arrive quand je tombe et qu'on me relève. Mon mari me disait ce que j'avais fait la nuit précédente. Quand on se réveille comme ça, on dit juste qu'on est désolée. On se dit désolée pour ce que l'on a fait, pour ce qu'on est, et qu'on ne le refera plus, mais on le fait, on recommence. Et il y a aussi les trous noirs. Je veux me souvenir. Je veux me souvenir. »
Rachel, dans le film, à sa première réunion des Alcooliques Anonymes

l'illusion de continuer à vivre sa vie d'avant la séparation avec Tom. Ce personnage, contrairement à beaucoup d'autres, est plutôt compatissant, même si sa patience a des limites...

Rachel passe ses journées en ville à s'occuper à rien faire, si l'on peut dire, mais surtout tête discrètement mais inlassablement et assidûment l'embout de sa gourde en plastique qui "ne contient pas que de l'eau", comme on dit parfois pour faire comprendre pudiquement, mais avec une pointe de moquerie mal placée, qu'elle est accrochée à son produit. Rachel a ce que certains nommeraient un "problème avec l'alcool", comme on entend parfois pour résumer un peu vite une situation souvent plus complexe, sans vraiment la problématiser... Mais alors, quel est le problème de Rachel ? L'on sait que son usage est compulsif, qu'il se poursuit malgré son impact négatif, mais surtout que la jeune femme est confrontée à des trous de mémoire, des black-out, importants. Elle oublie ce qu'elle a dit ou fait sous effets de l'alcool, et son entourage proche est chargé de le lui rappeler, quitte à abusivement détourner la vérité pour la faire culpabiliser un peu plus... L'alcoolodépendance de Rachel est finalement bien utile à son ex-mari par exemple, et il saura s'en servir de façon malveillante. Un tire-bouchon, à la fin du roman, mais aussi du film, saura se rappeler à son bon souvenir...

Mais dans l'immédiat, le plus gros problème auquel Rachel est confrontée est qu'elle ne se souvient plus de ce qu'elle a fait à la descente du train le jour où Jess, ou plutôt Megan, a tragiquement disparu. La veille, du train, elle l'avait aperçue chez elle, à son balcon, avec un autre homme que son mari. A ce moment-là le couple idéal que Rachel avait projeté sur Jess et Jason s'était libéralement évaporé. Le souci est ici que Rachel, le lendemain matin du jour de la disparition de Megan, s'était réveillée chez elle, le visage en sang et des hématomes un peu partout sur le corps. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive, mais jusque-là, Tom était là pour lui rappeler les dégâts de la veille. Rachel est seule désormais, mais n'arrive pas à faire le deuil de sa relation passée et harcèle son ex-mari et sa nouvelle compagne... Mais qu'a-t-il



Extrait p.51

« Je suis épuisée, la tête encore assoupie, engourdie. Quand je bois, je ne dors presque pas, je finis par m'effondrer une heure ou deux avant de me réveiller, malade de peur, et dégoûtée de moi-même. Et si je passe un jour sans boire, la nuit qui suit, je m'endors profondément, comme si je perdais complètement connaissance. Le lendemain, je n'arrive pas à bien sortir du sommeil, il m'accompagne durant des heures, parfois toute la journée. »

bien pu se passer ce soir-là ? Rachel a-t-elle un lien avec la disparition de Megan ? Ou alors est-ce plutôt cet homme qu'elle a aperçu la veille avec la jeune femme découverte finalement morte ? Ou alors, peut-être qu'Anna, la nouvelle femme de Tom, ou Tom lui-même (L'homme a eu une relation avec Megan quand elle travaillait comme nounou chez le couple) sont aussi mêlés à cette sordide affaire ? Un homme, croisé régulièrement dans le train, et ayant suivi Rachel le fameux jour de la disparition de Megan, en sait peut-être plus. Il faudra bien entendu attendre la fin du roman, ou la fin du film, que les souvenirs de Rachel remontent à la surface, pour découvrir le fin mot de cette histoire...

En attendant, le black-out provoqué par une nouvelle ingestion massive d'alcool a de sérieuses conséquences pour Rachel. Il ne lui permet pas de se défendre quand on la suspecte d'être impliquée dans le meurtre de Megan. Cette jeune femme blonde ressemble comme deux gouttes d'eau à Anna à qui Rachel a laissé récemment un message d'insulte. Rachel a de plus été aperçue dans la rue à proximité des maisons d'Anna et de Megan qui n'habitent qu'à quelques centaines de mètres l'une de l'autre... Un concours de circonstances et d'informations accable Rachel qui décide alors de prendre les choses en mains et de tout faire pour découvrir la vérité. Elle doit absolument se rappeler ce qui lui est arrivé la fameuse nuit du meurtre... Elle mène sa propre enquête, renseigne Scott sur la relation qu'elle pense que sa femme entretenait avec un autre homme, explique à la police que cet inconnu est peut-être impliqué dans l'histoire, ou alors est-ce Scott lui-même puisqu'il a été violent avec elle à l'occasion... Rachel est pleine de bonne volonté, et a même décidé de rejoindre un groupe d'Alcooliques Anonymes (du moins dans le film, pas dans le roman) pour entamer un sevrage, qui tiendra la route assez rapidement dans le film, mais plus tardivement dans le roman. Elle tente alors de distraire son manque d'alcool en s'activant... Pas question pour elle de continuer à embrumer son cerveau qu'elle veut réveiller à tout prix. Sa survie en dépend, son sentiment de culpabilité aussi. Son alcoolisme l'handicape, la frustre et l'accuse même en l'occurrence nous l'avons dit... Sa mémoire revient petit



Extrait
p.120-121

« Dans mon malheur, je me suis sentie très seule. Je me suis isolée, alors j'ai bu, un peu, puis un peu plus, et ça m'a rendue plus solitaire encore, parce que personne n'aime passer du temps avec une soularde. J'ai bu et j'ai perdu, j'ai perdu et j'ai bu. J'aimais mon travail, mais je n'avais pas non plus un métier passionnant, et même si ça avait été le cas... Soyons francs, encore aujourd'hui, la valeur d'une femme se mesure à deux choses : sa beauté ou son rôle de mère. Je ne suis pas belle, et je ne peux pas avoir d'enfant. Je ne veux rien. »



à petit mais souvent la trompe et l'envoie sur de mauvaises pistes, ou accuse les mauvaises personnes...

Mais n'essayons pas de nous faire croire que le problème ici, comme semble l'indiquer l'ex-mari, est Rachel, sa consommation quotidienne et compulsive et sa difficulté à lutter contre son irrésistible envie de boire. Non, le problème ici est bien le regard souvent condescendant et culpabilisant que porte son entourage sur sa consommation d'alcool et le profit qu'il peut même tirer de l'impact qu'elle a sur la jeune femme. La policière lui fait comprendre par exemple que sa parole est discréditée par le fait qu'elle a menti sur son travail, prétendant en avoir encore un alors qu'elle avait été virée pour alcoolisme, et que des témoins l'ont aperçu ivre aux abords de la maison de son ex-mari. Autre exemple : Scott ayant été mis au courant des usages de Rachel, a du mal à lui faire confiance... Elle est cataloguée pour de bon. La vérité ne pourra désormais plus sortir de sa bouche, puisque l'alcool semble l'en empêcher, du moins dans le regard des autres. Rachel n'est pas entendue car elle n'est pas écoutée. Elle n'est pas écoutée parce qu'elle "boit". La parole d'une "alcoolique" ne vaut pas grand-chose à en croire ses proches mais aussi les forces de police. Rachel ne peut visiblement compter que sur ses ressources personnelles, et heureusement pour elle, elles ne sont pas limitées contrairement à l'image qu'elle renvoie...

Mais aussi ●●●

L'alcoolisme au féminin - En finir avec les tabous, s'en sortir.

Un ouvrage du Dr Laurent Karila - Editions Leduc Pratique, janvier 2020

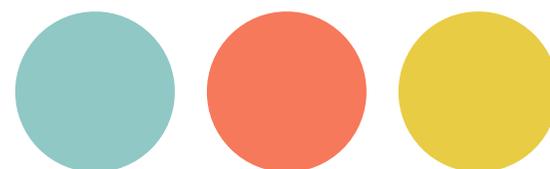
Cet ouvrage propose « le témoignage croisé d'un médecin et de ses patientes. ». Extrait de l'introduction : « Les hommes consomment plus que les femmes ? Exit cette idée reçue ! Il existe aujourd'hui une parité homme/femmes concernant l'usage d'alcool. Il n'y a plus de différence significative entre les garçons et les filles nés entre 1991 et 2000. »



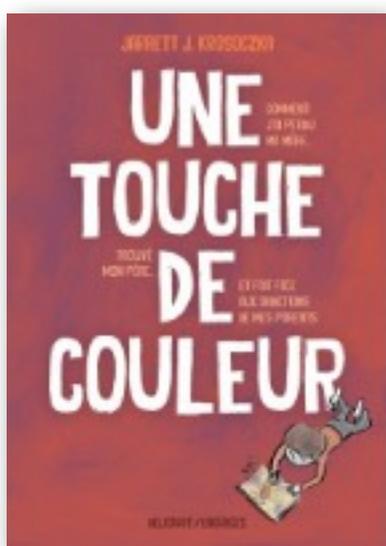
À LESLIE
BANDE DESSINÉE
(ACTUALITÉS)



Il faut toujours Une touche de couleur, d'après ce que disait le grand-père de Jarrett J. Krosoczka en glissant un carré de soie dans la poche de son costume. L'auteur de cette bande dessinée doit beaucoup à son grand-père car c'est lui, en partie, qui l'a élevé suite à la défection d'une mère et l'absence totale d'un père. Ce récit retrace le parcours éducatif d'un jeune garçon, puis d'un jeune homme, qui a dû faire face, à distance, à l'addiction de sa mère...



On ne peut raconter le parcours de Jarrett en faisant abstraction du parcours de sa mère Leslie. Même si ces deux parcours ne se sont croisés, du moins à partir d'un certain âge du petit garçon, qu'à l'occasion de rencontres éphémères, on ne peut culpabiliser ou condamner à la va-vite une mère qui a dû affronter son addiction à l'héroïne en mettant alors à distance, indépendamment de sa volonté, un enfant qu'elle n'aurait jamais voulu impliquer autant dans son parcours d'usagère. On a tout aussi vite fait de vouloir à tout prix établir une ou des responsabilités chez les proches, considérés parfois comme défaillants ou malveillants... Une addiction à un psychotrope, quel qu'il soit, est bien entendu multifactoriel, et nous souhaitons bien du courage à celui ou à celle qui tenterait de vouloir tout expliquer pour pouvoir tout comprendre. Il est légitime et pas sans intérêt d'essayer d'en savoir plus sur le comment du pourquoi on en est arrivé là, mais l'essentiel est surtout de se préoccuper du présent et de l'avenir, et quand un enfant est en jeu, il n'y a pas de temps à perdre...



Une touche de couleur

Une bande dessinée
de Jarrett J. Krosoczka
Editions Delcourt / Encrages
février 2020
320 pages - 24,95 euros

Jarrett a beaucoup de reproches à faire à sa mère, même s'il sait que le processus a pu s'enclencher bien avant sa naissance. Raconter son histoire familiale en bande dessinée c'est retraverser un ensemble de petits bouts de vie en compagnie de ses proches sans vouloir à tout prix accumuler des indices sur les raisons d'un éloignement maternel. Juste son histoire et celle de sa mère, avec cette addiction à l'héroïne qui leur a laissé assez peu de temps de répit sur toutes ces années. De la naissance à l'obtention de son



diplôme d'art graphique, le parcours de Jarrett a été accompagné tout du long par son grand-père et sa grand-mère qui occupent donc une place centrale dans la vie du jeune homme... Les premières pages racontent comment ses grands-parents, Joe et Shirley, lui fils d'immigrés polonais et elle fille de suédois protestants, se sont rencontrés aux Etats-Unis, là où se déroule tout le récit à suivre. De cette union naquirent cinq enfants, deux garçons et trois filles, dont Leslie, la mère de Jarrett... Les parents du narrateur se sont rencontrés, eux, un soir, dans un bar. Leslie est tombée enceinte, assez vite, d'un homme qu'elle ne reverra plus et qui prétendait que cet enfant n'était pas lui, la toute jeune femme ayant eu plusieurs relations dans un court laps de temps. Mais elle, était sûre pourtant de qui était le père. La naissance de son fils l'a vite confirmé... En attendant, Leslie s'était fait copieusement insulter par sa mère qui n'acceptait pas l'idée que sa fille ait un enfant hors union. Quand Jarrett est né, elle accepta tout de même son petit-fils avec beaucoup de bonheur bien entendu. Le passif entre les deux femmes était important, et la distance entre elles tout autant et pour longtemps...

Les toutes premières années de Jarrett et de sa mère sont celles d'un couple mère-enfant sans ombrage. Leslie s'occupe de son fils seule dans une maison à proximité de celle de ses parents. Jarrett se souvient peu de ses années. Il ne garde en souvenir que les inconnus qui allaient et venaient dans la maison sans savoir encore qu'à ce moment-là déjà l'héroïne avait fait son entrée dans la vie de sa mère qui prenait de moins de temps avec lui où alors se mettait, ou le mettait, dans des situations inconfortables. Il y a eu ce jour par exemple où ils se retrouvèrent au commissariat car Leslie avait volé des vêtements dans un centre commercial, en compagnie d'un fils âgé d'à peine trois-quatre ans... Pour les grands-parents de Jarrett ce fut l'incident de trop et la volonté pour eux de prendre en charge leur petit-fils pour le protéger de sa mère. Des événements dramatiques, qui ressemblent à une complicité de meurtre si l'on s'en tient à la teneur des dessins explicites du narrateur, vont précipiter la garde du petit garçon par ses grands-parents. Leslie est arrêtée, et Jarrett vit désormais

Extrait p.138

« ... ta mère est une droguée, Jarrett. La raison pour laquelle tu ne l'as pas vue depuis quelques temps c'est... parce qu'elle est en prison. »
Le grand père Joe, à son petit-fils Jarrett



avec Joe et Shirley. D'après les deux soeurs cadettes de Leslie, il était temps que quelqu'un intervienne pour "sauver" le petit garçon en le sortant de cet environnement, mais sans qu'il soit fait allusion dans l'immédiat aux tentatives familiales de "sauver" aussi Leslie. L'enfant est prioritaire. Les grands-parents seront, eux, s'en occuper. Jarrett ne garde pourtant pas de mauvais souvenirs de son temps de vie avec sa mère... L'éloignement maternel est douloureux, mais la vie du petit garçon suit son cours et est paisible. Il n'est pas habitué à ce qu'on lui prépare ses céréales au petit-déjeuner car depuis qu'il a trois ans, il se sert seul, sa mère étant absente à son réveil... Joe réussit à convaincre sa fille d'accepter qu'il soit le tuteur officiel de Jarrett. Leslie accepte à condition qu'il soit le seul et que Shirley soit exclue de l'autorité parentale. La confiance entre mère et fille est rompue depuis quelques années déjà... On comprendra plus tard que ces relations étaient impactées par la consommation d'alcool de Shirley et l'agressivité qui en résultait...

Extrait p.236

« C'était super au début. J'étais libre. Grand-père m'avait trouvé un appart pour nous simplifier la vie. L'alcoolisme de m'man était devenu ingérable. On passait notre temps à se hurler dessus. Je n'en pouvais plus. Tout le monde en avait marre. J'avais commencé à me droguer avant de déménager, mais les choses ont empiré quand je me suis retrouvée toute seule. »
Leslie, à son fils Jarrett

A l'âge de quatre-cinq ans, Jarrett a l'occasion de revoir sa mère qui séjourne dans un centre d'accueil. La rencontre ne dure que le temps d'une journée et la nouvelle séparation est tout aussi douloureuse que la précédente... Les années passent. L'école primaire suit l'école maternelle. Peu de coups de fil de la part de sa mère, mais des courriers réguliers. Aucune nouvelle rencontre avant longtemps, à l'exception d'un anniversaire surprise organisé par Leslie, en présence de quelques camarades de Jarrett... Le manque de sa mère est compensé en partie par la connaissance d'un nouveau voisin, du même âge que lui. Les deux gars seront amis et se suivront de près durant de nombreuses années. Jarrett aurait bien eu du mal au début à pouvoir expliquer à son copain où était sa mère, car lui-même n'en savait rien. Vous savez Monsieur, chez ces gens-là on ne cause pas de ces choses-là, on vit comme si de rien n'était, et on laisse le temps en faire son affaire...

La révélation, c'est ainsi que la nomme Jarrett, a lieu quand il a peut-être sept ou huit ans. Il apprend de son grand-père que sa mère était usagère depuis l'âge de treize ans - sans qu'il soit dit de



Extrait p.281

« - Tu ignores ce qu'est la dépendance ! C'est une maladie !. Tu as 17 ans Jarrett. Il va falloir t'en remettre. Tu n'as jamais manqué de rien. - Sauf de toi. »
Leslie, à son fils Jarrett qui lui répond

quel produit il s'agissait - mais que l'héroïne débarqua dans son parcours à l'adolescence. Les absences de la maison se multiplièrent et se rallongèrent, ce qui devenait difficile à gérer pour des parents qui finirent par lui trouver un appartement à l'âge de seize ans, ce qui ne fit qu'empirer les choses. Les vols des propres membres de sa famille, consécutifs à la nécessité de pouvoir se fournir en héroïne, n'arrangèrent rien. L'abstinence de Leslie ne durera que le temps de la grossesse. Les foyers, dits de "transition" dans le récit, foyers qui sont en fait des centres de sevrage, sont écumés par la jeune femme qui ne s'en sort pas... Au moment où la révélation est faite, Leslie est en prison. Jarrett accueille la nouvelle avec bien entendu beaucoup de chagrin, et toutes les représentations erronées sur fond de préjugés que le jeune garçon a sur "La drogue" suffisent à le conditionner en partie pour les prochaines rencontres avec sa mère...

Le désormais jeune collégien se réfugie dans le dessin, domaine dans lequel il excelle. Sa mère, Leslie, est sortie de prison et travaille comme serveuse. Mais elle doit prouver à son contrôleur judiciaire qu'elle peut garder ce travail et surtout rester abstinent. C'est à cette période que Jarrett reverra sa mère, et même si ce fut bref, il en garde un très bon souvenir. La suite sera moins réjouissante. Leslie fait une overdose dans la rue, ce qui paraît dans le journal. On parle de "*prise en charge par le service des narcotiques*" et d'audience à suivre... Jarrett ne retrouvera sa mère qu'à l'âge de quinze ans, dans un foyer. La rencontre est plus froide de la part du jeune adolescent qui va entrer au lycée... Le jeune homme travaille dur et est accepté dans un très bon lycée spécialisé dans les études graphiques. Sa mère fait des apparitions impromptues à la maison pour voir son fils, mais l'ambiance est souvent lourde. Les fantômes du passé vont finir par ressurgir quand elle décide de présenter à la famille son nouveau compagnon, ex-usager revendeur qu'elle a rencontré dans un programme de réinsertion. Jarrett s'inquiète pour sa maman car ses fréquentations du passé n'ont pas toujours été bonnes pour elles. Mais Miguel et Leslie se soutiennent mutuellement et suivent ensemble un traitement, que l'on suppose



Extrait p.310

« La dépendance est une horrible maladie. Elle m'a pris ma mère insidieusement et lentement, jusqu'à ce qu'elle succombe à une énième overdose d'héroïne. Elle est morte alors que je corrigeais les textes de ce livre. Leslie savait que j'écrivais mes mémoires et espérait que notre histoire pourrait aider quelqu'un dans notre situation. Je voudrais tant qu'elle puisse tenir ce livre et en tourner les pages. »
Jarrett dans sa note de l'auteur à la fin de l'ouvrage.

être de substitution aux opiacés, mais sans que ce soit précisé dans la bande dessinée. Leslie en dit plus alors à son fils sur son passé, et explique son parcours... Un vide subsiste tout de même. C'est pour Jarrett le visage de son père, celui qui correspond au nom découvert sur son acte de naissance...

L'adolescent finira par le rencontrer après quelques échanges de courriers. Il découvre en même temps qu'il a un petit frère et une petite soeur, ce qui le comble de bonheur. Le père et le fils finiront par s'approprier... Entre-temps, malheureusement, Jarrett s'est éloigné de sa mère. Elle ne pourra pas assister à sa remise de diplôme mais, suite à son apparition à un thanksgiving familial chez ses grands-parents, les relations mère-fils seront plutôt bonnes, du moins jusqu'à ce qu'une énième overdose éloigne définitivement Leslie de son fils... C'est ainsi que s'achève un récit qui fait la part belle aux sentiments diffus, équivoques et ambivalents qui animent un fils mis à l'écart de sa mère pour les raisons évoquées dans cette bande dessinée, et sans qu'il faille en dire beaucoup plus. Chaque parcours d'utilisateur est suffisamment unique dans son rapport aux autres, qu'il serait présomptueux d'en tirer des conclusions hâtives ou des leçons de vie...

Mais aussi ●●●



héro (s)

Un ouvrage de Claire Duport - Editions Wildproject, avril 2016

Cet ouvrage de la sociologue Claire Duport propose un abécédaire de la Blanche en prenant appui sur des témoignages d'usagères et d'usagers ». Extrait de la présentation : « *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'héroïne – raconté par ceux qui l'ont vécue. Pourquoi l'appelle-t-on la reine des drogues ? Est-ce qu'on devient toujours accro ? Comment elle a été inventée ? Comment on vit avec ? ...* »



**DOPAMINE
PLUS
2/2**



Cette rubrique propose un complément de références dans l'actualité du moment : ouvrages, presse, documents professionnels, revues, autres...

L'alcoolisme au féminin

Un ouvrage du Dr. Laurent Karila

Publié aux Editions Leduc Pratique (janvier 2020)



Cet ouvrage, préfacé par Marie de Noailles, “ancienne alcoolique“, comme elle se définit, et désormais psychologue spécialisée dans les addictions, nous propose un tour d’horizon de la problématique de l’usage d’alcool chez les femmes. Au-delà des informations essentielles qui concernent ce produit et la spécificité de l’usage féminin quant à son impact, de longues plages de récits de consommatrices viennent illustrer et compléter le propos. Même si des points communs peuvent être mis en évidence, chaque parcours est unique et chaque consommation mérite un accompagnement individualisé loin de toutes recettes préétablies. Il ne s’agit pas « *de se focaliser sur la substance mais plutôt sur la personne et sur ses racines aux problématiques multiples.* », nous dit le Dr Karila dans son introduction.

Dans sa préface, Marie de Noailles met, elle, en avant le parcours du combattant que constitue un sevrage alcoolique, parcours qui doit faire avec les tabous et la honte qui accompagne souvent ces situations, plus particulièrement chez les femmes, encore stigmatisées quand elles boivent “trop“... Le Dr Laurent Karila travaille à l’Hôpital Paul-Brousse à Villejuif et voit passer chaque année en consultation de plus en plus de femmes. La consommation féminine, en hausse ces dernières décennies, y est bien entendu pour beaucoup. Les profils des consommatrices sont divers et variés, à l’instar des hommes. Mais, malheureusement, leur organisme est plus vulnérable. Leur alcoolodépendance étant plus souvent cachée et tue, elles consultent moins que leurs



homologues masculins même si des repérages spécifiques ont été mis en place, et que les complications physiques et psychologiques peuvent être plus précoces et plus agressives, nous explique l'auteur de cet ouvrage... Ce dernier espère transmettre ici des clés de compréhension, de sensibilisation, d'accompagnement, de repérage et de prise en charge. Nathalie (47 ans), Stell (40 ans), Myriam (46 ans), Monika (46 ans), Marie (69 ans) et Danielle (75 ans) se raconteront au fur et à mesure du déroulé des chapitres de l'ouvrage...

Quatre grandes parties constituent cet ouvrage. La première décortique les mécanismes de l'addiction en présentant ses symptômes, le fonctionnement du cerveau, les facteurs de risques et de vulnérabilité, et les dommages cérébraux... La deuxième se focalise, elle, sur le produit alcool lui-même, son histoire, ses niveaux de consommation et ses dangers. Un focus est mis sur le marketing des alcooliers... La troisième partie, la plus volumineuse, se consacre aux usages féminins. Quelques chiffres de la consommation, la diversité des profils, les poly addictions, et surtout les spécificités de l'alcoolisme féminin, sont détaillés ici. La dernière partie propose, elle, de faire le point sur les outils d'évaluation des troubles liés à l'usage de l'alcool et les traitements qui sont disponibles à ce jour. L'accompagnement, aussi bien médicamenteux qu'humain, est essentiel dans le sevrage alcoolique d'autant plus quand la décision de se sevrer n'a pas été simple à prendre, et souvent plus longue chez les femmes...

Quand le regard de la société sur l'alcoolisme féminin se sera débarrassé de toutes les idées reçues et représentations erronées, il sera probablement plus simple pour ces femmes en prise avec ces problématiques, de dévoiler leurs préoccupations et d'affirmer leur besoin d'aide... On ne peut bien entendu faire abstraction des raisons pour lesquelles les femmes boivent, mais comme le dit Laurent Karila dans sa conclusion : « *L'alcool, le plaisir, la fête, les problèmes de la vie, une liaison plaisante qui peut devenir dangereuse... Pas chez toutes, mais prudence.* »



Un défi relevé et réussi en janvier
"Dry January" à la française en 2020
Décryptages n° 40
Une publication de l'ANPAA (février 2020)



Cette publication de l'Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie revient sur le fameux "Dry January" à la française, puisque c'est ainsi qu'il est appelé, opération qui fut un succès puisque, n'en déplaie aux alcooliers, plus de 9 000 personnes se sont inscrites sur le site dédié, et que d'autres participants ont pris part au mouvement sans être, eux, inscrits...

Cette quinzaine de pages revient dans un premier temps sur les origines du projet. Tout a commencé officiellement en 2013 au Royaume-Uni avec une opération motivée par l'idée de proposer, à qui le voulait bien, de faire une pause dans sa consommation le mois qui suivait les fêtes de fin d'année. De 4000 participants à son origine, l'opération en compte désormais plus de 4 millions. Les Belges ont suivi avec l'opération dite "Tournée minérale"... En France, le lobby alcoolier étant puissant et soutenu en sous-main par les gouvernements successifs, le "pataquès politique" de novembre dernier en étant la preuve, il fallait s'attendre à ce que l'opération suscite quelques remous. En juin 2019, la MILDECA, suivie par l'organisme Santé Publique France, décide de lancer officiellement l'opération. Le sang des alcooliers, surtout ceux de la filière vinicole, ne fit alors qu'un tour et le Président de la République fut publiquement interpellé lors d'une de ses rencontres avec des membres éminents du secteur et proclama alors à ceux qui s'empressèrent de relayer son message qu'il n'y aurait pas de "Janvier sec" en France... Aucune confirmation officielle des dires du Président ne sera rédigée, mais le mal est fait. La campagne est discrètement annulée par les pouvoirs publics... Heureusement, la mobilisation des acteurs de la



prévention et de la réduction des risques, dont l'ANPAA, permettra tout de même à cette campagne d'avoir lieu, avec le succès que l'on a déjà évoqué. Là où le lobby des alcooliers parle de prohibitionnisme, d'hygiénisme, de fragilisation économique du secteur et d'atteinte à la culture française, les associations engagées dans l'opération évoquent simplement l'opportunité pour les participants de faire une pause dans leur consommation pour en apprécier les effets, évaluer leur rapport personnel à l'alcool et s'interroger sur la place qu'occupe cette boisson dans le paysage français. Il s'agit de dénormaliser la consommation, et en aucune façon de la stigmatiser. Le défi de janvier est « *pédagogique, voire ludique, et en aucun cas moraliste et culpabilisant* ». C'est mal connaître l'état d'esprit et les objectifs de réduction des risques des acteurs du secteur pour affirmer que ce ne sont que des pisse-froid ou des rabat-joie qui ne cherchent qu'à promouvoir le dogme de l'abstinence totale et de la tolérance zéro... De plus, les alcooliers n'ont, en aucun cas, le monopole du savoir vivre à la française, et ces mêmes acteurs du secteur affirment qu'ils « *aiment profiter de la vie et de ses plaisirs, avec une curiosité qui dépasse les limites des canons figés de certaines traditions et des normes sociales de consommation qui l'imposent parfois... Respectueux de la culture, sans sa diversité, ils apprécient certes les plaisirs mais en connaissent bien aussi les risques.* ». Et encore une fois, quand les alcooliers prônent une modération qui, stratégiquement, normalise en fait la consommation, les promoteurs de la réduction des risques défendent, eux, un usage moins banalisé, faisant la part du plaisir et des risques en toute connaissance et responsabilité personnelle, mais sans injonction ni dogmatisme...

Bien entendu, les alcooliers, le secteur vinicole en tête, ne savent pas faire profil bas dans ces circonstances, et s'inscrivent alors sans le vouloir ou le savoir en opposition à une opinion publique qui n'a pas du tout accueilli cette campagne de "Dry January" d'un mauvais oeil, bien au contraire. A l'instar du "mois sans tabac" qui se déroule chaque année en novembre et qui rencontre un grand succès, le "Dry January" ou le "défit de janvier" a, espérons-le, de



beaux jours devant lui. Les politiques étant particulièrement sensibles aux fluctuations de l'opinion publique, il ne serait pas surprenant qu'en janvier 2021 ils décident finalement de soutenir financièrement cette campagne pour qu'elle ait encore plus de résonance. Il suffira pour cela d'éviter qu'en novembre ou décembre soient inscrites dans l'agenda politique du Président des rencontres malvenues avec les patrons de l'industrie alcoolière...

Italie, la mafia la plus puissante du monde

Titre du Courrier International n° 1530 (27 février 2020)



La mafia italienne se fait de plus en plus discrète finalement, mais c'est surtout un positionnement stratégique. En Italie, on distingue trois organisations, liées chacune à une région, ce qui ne veut pas dire que leurs ramifications ne sont pas nationales et même internationales. La Camorra est historiquement associée à la Campanie, la région de Naples ; la Cosa Nostra, à la Sicile ; et la Ndrangheta, à la Calabre. Ces trois régions sont le berceau d'une mafia tentaculaire qui a su faire parler d'elle pour son investissement en hommes et en argent dans un business illégal diversifié, mais qui sait faire la part belle au trafic de stupéfiants...

La Ndrangheta, qui est l'objet de cet article, a su s'imposer sur ce terrain-là à la défaveur de ses concurrentes, et est considérée aujourd'hui, apparemment, comme « *la plus puissante, la plus riche et la plus ramifiée des mafias dans le monde* »... C'est le trafic de cocaïne, dont elle s'est emparée au niveau international, grâce aux connexions qu'elle a su établir, qui lui ont permis de prospérer. Cette mafia calabraise, probablement la moins connue de l'opinion publique car faisant bien moins l'objet de publicité que la Camorra ou la Cosa Nostra, s'est traditionnellement toujours positionnée dans l'infiltration des appareils de l'état plutôt que dans



l'affrontement sanglant. Ces méthodes lui ont permis d'être mieux considérée que ses concurrentes et, avec le temps, de s'installer durablement...

L'article présenté dans ce numéro du *Courrier International* met en avant les trois raisons principales à la domination de la Ndrangheta calabraise. La première est son organisation basée sur des divisions locales autonomes, tout en respectant l'esprit commun et quelques règles communes. La deuxième est sa capacité à imposer son hégémonie sur le trafic international des stupéfiants, notamment la cocaïne, en implantant ses hommes dans les pays producteurs et en nouant même des alliances avec les chefs de cartel en proposant par exemple en mariage leur fille à des fils de puissants narcotrafiquants. La troisième raison, et pas des moindres, est la signature symbolique d'accords avec des organisations comme la Franc-maçonnerie qui possède en son sein des membres de l'élite dénués de tout soupçon, magistrats, hommes politiques, hommes d'affaire, membres des forces de l'ordre qui sauront préserver le secret et servir à l'occasion leurs intérêts... Encore une fois, la discrétion a des vertus dont la Ndrangheta a su profiter... Ce ne sont pas ceux qui gueulent le plus fort qui ont forcément raison et savent le mieux faire fructifier leur business. C'était toute la différence par exemple entre le cartel de Medellin de Pablo Escobar, très en vue, et celui de Cali, plus effacé. Les organisations criminelles savent s'approprier les leçons du passé pour tisser discrètement leur toile comme on dit...

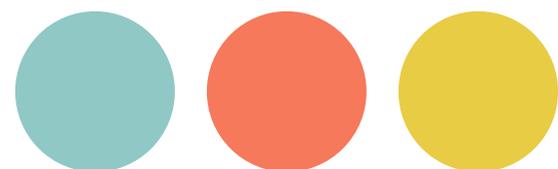
A hand holding a red pill bottle with white pills spilling out. The background is a light, neutral color. The text is centered in a white circle.

LANCEUR D'ALERTE

**DOCUMENTAIRE
(ACTUALITÉS)**



Le pharmacien, à qui cette mini-série donne la parole, est devenu lanceur d'alerte avec le seul objectif de prévenir sa communauté des dangers des opioïdes quand d'autres, ses fabricants, en faisaient une promotion mensongère. La démarche de cet homme courageux et pugnace est celle d'un acteur de santé en mission suite à la mort de son fils, et préoccupé par l'impact sanitaire des painkiller sur des jeunes qu'il voit tomber comme des mouches...



« On pourrait dire de moi que je suis obsessionnel. » C'est ainsi que se qualifie ce pharmacien d'une soixante d'années désormais. Pas de doute, il l'est, mais sûrement au bon sens du terme. Il s'intéresse à la découverte de la vérité au-delà de toutes autres préoccupations, et ce depuis que son fils de 22 ans fut assassiné la nuit du 13 avril 1999 suite à un rendez-vous avec un dealer de crack... Le neuvième district de La Nouvelle Orléans, en Louisiane, est considérée par ceux qui s'y sont aventurés, par ceux qui n'ont jamais pris la peine de s'y aventurer, mais aussi par ses habitants, comme un quartier dangereux, et ce depuis que le crack y a fait son apparition dans les années 80... Beaucoup de jeunes de La Paroisse de Saint-Bernard, petite ville en banlieue proche de la Nouvelle Orléans, viennent se fournir dans ce fameux district. A ce moment-là, Danny Schneider, notre pharmacien, pense, comme beaucoup de ses concitoyens, ou même la police locale, que ces jeunes n'ont rien à y faire car le risque de se faire tuer est réel. Alors ils méritent presque ce qui leur arrive à les entendre. Jusqu'au jour où Danny Junior se fait assassiner sans que ni ses parents, ni sa soeur n'aient vu venir les raisons de sa présence sur les lieux. L'usage de crack du jeune homme, qui visiblement était régulier, n'avait pas été révélé jusque-là...



Le pharmacien

Une mini-série télévisuelle
en 4 épisodes
Diffusion Netflix, janvier 2020
Durée : entre 45 et 65 mns

Ce drame est le commencement d'une quête effrénée de la vérité. Que s'est-il passé cette nuit-là, et surtout quelle est l'identité du tueur ? La police ayant abandonné l'affaire, ou presque - un mort de plus lié à l'usage ou au trafic de drogues à La Nouvelle Orléans,



Extrait

« Mon fils m'a fait comprendre combien la dépendance est dangereuse, mais on n'en parlait pas en école de pharmacie. En tant que pharmacien, on n'imaginait pas devoir faire face à ça. »

Danny Schneider

rien de plus banal, alors à quoi bon ? - le pharmacien décide de mener sa propre enquête. Elle finira, après plus d'un an de recherches, de prises de risques et grâce au témoignage d'une habitante courageuse du district, dépendante au crack au moment des faits, à aboutir à l'arrestation et à la condamnation (une quinzaine d'années de détention) d'un tout jeune adolescent de quinze ans. Jeffery était l'aîné d'une famille de onze enfants. Il voulait simplement, mais malheureusement, prouver à ses pairs du trafic qu'il était capable de tuer un homme, en l'occurrence âgé de quelques années à peine de plus que lui, accro au crack et qui se trouvait là au mauvais endroit au mauvais moment... Cette première enquête qui fait l'objet, principalement, du premier épisode de la mini-série, est l'occasion pour le pharmacien de mettre en place un processus compulsif d'enregistrements sonores de toutes ses pensées et de tous les coups de fils qu'il passe. Il accumule également, en masse, des documents papiers et vidéos potentiellement utiles à l'enquête. Ce processus lui servira dans le combat qui suivra et qui prendra une ampleur nationale, un combat contre une crise des opioïdes qui commençait à pointer le bout de son nez. Le crack avait déstabilisé et décimé principalement une communauté noire défavorisée, les opioïdes allaient, eux, être l'affaire, pour la plupart des victimes et des fabricants, de la communauté blanche. La dépendance à une drogue telle que le crack semblait évidente et moralement condamnable pour le commun des mortels, puisqu'il s'agissait d'une drogue illégale, mais la dépendance à des médicaments, tels que les opioïdes semblait bien moins l'être, d'autant que les produits étaient légalement produits et prescrits...

Au début des années 2000, Danny Schneider se rend compte alors, en retournant travailler dans sa pharmacie, que des jeunes de l'âge de son fils, c'est-à-dire entre 18 et 25 ans, pourtant apparemment en bonne santé, viennent se fournir régulièrement, ordonnances en bonne et due forme en main, en OxyContin, opioïde à libération prolongée produit par la firme Purdue Pharma, et présenté dans les publicités et les journaux qui en font le relais comme un médicament miracle qui peut stopper la douleur



Extrait

« On disait qu'avec ça, on avait l'impression d'être sous héroïne. De l'héroïne en cachet... ... La première fois que j'ai essayé, ça m'a engourdie, donné de l'énergie. J'ai adoré cette sensation. Tous ceux qui prennent ça sont voués à aimer. On ne peut pas résister. Tout le monde en prenait. J'entendais dire qu'on pouvait les écraser facilement en enlevant l'enrobage. Qu'on pouvait se l'injecter et sentir encore mieux les effets. Une fois qu'on ressent ça, cet engourdissement, on veut recommencer tous les jours. »
M. consommatrice

pendant une douzaine d'heures. On l'appelle alors "l'ange de la miséricorde". La machine à tuer la douleur est lancée, et il faudra malheureusement des milliers de morts par overdose pour que les autorités tentent d'en reprendre le contrôle... Mais Danny Schneider, le pharmacien, n'est pas d'un tempérament attentiste, et se met surtout en empathie avec ces jeunes qui ressemblent à son fils. Il décide d'en savoir plus sur les motivations de ces clients et surtout sur le ou les prescripteurs. Il installe son magnétophone au travail pour tout enregistrer... On l'entend alors tenter de dissuader ses clients de prendre de l'OxyContin et leur proposer des substituts comme le Percocet ou le Motrin, bien moins puissants et addictifs... Mais l'antalgique produit par Purdue Pharma a très bonne réputation à l'époque, et est déjà largement prescrit et diffusé. Toute blessure, et toute douleur qui peut y être associée, quelle que soit son intensité, est susceptible d'être soulagée avec cet opioïde puisque, bien entendu, c'est une réalité, le médicament est extrêmement efficace. C'est bien sa fonction, sa vertu, mais aussi son problème, surtout si les prescriptions ne sont pas contrôlées et que son usage est détourné. On est censé avaler le comprimé, et non pas le sucer, le mâcher, le sniffer ou l'injecter, même s'il s'agit bien ainsi pour les consommateurs de ressentir les effets plus vite, et faire qu'ils soient plus puissants...

Danny Schneider est en mission de prévention et de réduction des risques d'addiction. Son patron et les autres employés de la pharmacie le prennent pour un fou, mais Danny est pugnace comme on l'a dit. Son boulot de pharmacien attentionné et précautionneux aurait pu s'arrêter aux conseils donnés ouvertement à ses clients, seulement, il est alerté par un nom qui revient régulièrement sur les ordonnances, celui d'une pédiatre, spécialiste de la douleur, qui exerce à La Nouvelle Orléans, le Dr Jacqueline Cleggett. 99% des ordonnances qui passent par la pharmacie de Danny à La Paroisse de Saint-Bernard, viennent de chez ce même docteur. Elles sont régulières et nombreuses. Le dosage prescrit est élevé, même en primo prescription, et est inchangé d'une ordonnance à une autre. De plus, les horaires d'ouverture de son cabinet sont loin d'être conventionnels



puisqu'elle consulte la nuit et qu'un policier gère la masse de patients, ou plutôt clients, qui se présentent et sont prêts à faire des heures de file d'attente pour obtenir leur précieux sésame. La consultation coûte 250 dollars, mais en payant un supplément de 100 dollars, on peut être vu dans l'heure ou les deux heures qui suivent. Les paiements se font uniquement en liquide bien entendu. Des patients peuvent attendre jusqu'à deux jours sur place... L'âme de détective du pharmacien est alors mise à contribution. Il est clair pour lui que ce docteur n'est qu'un vendeur d'ordonnance à la chaîne et en aucun cas un prescripteur sérieux. Le jour où Danny apprend que l'une des clientes de sa pharmacie, à qui il a fourni de l'OxyContin, meurt, sa culpabilité le porte à aller bien plus loin qu'il aurait peut-être imaginé. Il doit tout faire pour que ça cesse, et mettre hors d'état de nuire le Docteur Cleggett. Ce qui était une inquiétude et une préoccupation légitime se transforment en obsession chez Dan. Le parcours sera alors long et fastidieux. Il débute en janvier 2001 et se finit en février 2002...

Extrait

« C'était plus compliqué de faire appliquer la loi dans ce cas. Quand on coince quelqu'un avec du crack, de l'héroïne, de la cocaïne ou de la meth, on a de quoi faire. Mais s'il a 100 comprimés avec une ordonnance, même avec l'intention de les distribuer, on ne peut rien faire. Il pourrait même avoir un camion. Tant qu'il a le papier, c'est bon. »

Le shérif de Paroisse St Bernard

Malheureusement toutes les informations récoltées par le pharmacien n'intéressent pas grand monde dans son entourage proche ou moins proche. Son patron voit dans la démarche de dissuasion mise en place par son salarié à la présentation de toute ordonnance d'OxyContin, un manque à gagner certain. Pour ce qui est de la police locale, elle ne se considère pas comme légitime pour intervenir. La prescription et l'usage de ces opioïdes sont autorisés par la loi, alors aucune raison pour le shérif d'intervenir en l'espèce. Danny prend pourtant appui sur des témoignages probants de patients passés par le Dr Cleggett. Il possède de plus un listing des prescriptions reçues dans sa pharmacie, des vidéos des allées et venues au cabinet du docteur de patients dont certains sont, semble-t-il, des dealers qui revendent les médicaments dans la rue. Le travail du Dr Cleggett est clairement répréhensible, mais la justice a besoin de bien plus d'éléments pour se prononcer... Le pharmacien va tenter de faire avancer l'enquête en présentant au FBI le récit d'un patient, de sa connaissance, qui affirme avoir été payé en ordonnance d'OxyContin le jour où il est venu réparer l'imprimante du Dr



Extrait

« J'ai vu d'autres gens mourir à cause de l'OxyContin. La DEA et le FBI allaient trop lentement pour moi. Si je pouvais accélérer les choses, alors il fallait que je le fasse... Je veux être inspiré. Je trouve ça important. Je veux agir pour mon fils et moi-même. Je suis en mission, et je crois que ma mission est spéciale car je t'ai donné, Danny, mon fils unique. Je veux que son existence sur terre serve, comme celle au paradis. Il est devenu un martyr. J'ignore si c'est le bon terme, mais il pourrait sauver d'autres vies. Et c'est peut-être ma mission. J'ai longtemps cherché mon chemin, et me voilà motivé. »

Danny

Cleggett. Ce paiement est bien entendu totalement illégal. Le FBI renvoie alors le pharmacien et son témoin à la DEA (l'agence des stupés américaine). Mais la DEA ne semble pas plus intéressée que ça par les manoeuvres du docteur. Ce qui les intéresse surtout ce sont les clients et éventuels dealers se présentant à son cabinet. En fait l'agence enquête sur le Dr Cleggett depuis presque un an. L'alerte fut donnée suite à un dépôt à la banque de presque deux millions de dollars en liquide. Il apparaît clairement que le Dr n'est qu'un distributeur à ordonnances pré remplies et pré signées et qu'elle s'enrichit malhonnêtement sur l'addiction de ses patients. Ses prescriptions contiennent toujours les trois mêmes produits : l'OxyContin, le Soma et le Xanax. Ce que l'on appelle alors "La sainte Trinité"...

La DEA demande au pharmacien de se mettre à distance, et d'être patient, pour que l'enquête avance sans qu'il la gêne. Mais Dan ne sait pas attendre, d'autant que les overdoses se multiplient dans sa ville, et qu'il ne veut pas rester les bras croisés. Cela fait désormais deux ans que son fils Danny Junior a été assassiné à cause, ou suite du moins, à son addiction au crack. Il veut limiter la casse pour les jeunes de l'âge de son fils, mais aussi pour la communauté tout entière... Sa femme et sa fille commencent à s'inquiéter de la tournure que prend l'obsession de Danny. Il ne vit plus que pour ça, dort peu, harcèle les autorités pour que ça avance... Danny se dit, lui, "déterminé", et pas "obsédé" à cette époque-là. Mais il manque peut-être de recul. Sa force repose sur l'espérance de faire condamner le Dr Cleggett, quels que soient les risques encourus. La parano augmente avec la fatigue physique et mentale. Le pharmacien pense être suivi et finit par demander au FBI une protection...

Pendant ce temps-là, la DEA collecte le maximum de prescriptions du Dr. dans les pharmacies alentour. Sur dix pharmacies, le Dr. avait déjà prescrit 180 000 cachets d'OxyContin en un an. Au même moment, le nombre d'overdoses augmente. La Paroisse St Bernard devient l'épicentre de l'épidémie et fait parler d'elle dans les médias. Au niveau local, et au niveau national, personne



Extrait

« On devait s'assurer de toujours trouver des cibles, vous voyez ? Le management avait accès aux données. Ils voyaient les médecins qui étaient des cibles prisées. "On doit vraiment convertir cette personne. Allons la voir." On les qualifiait de "baleines", de "monstres", de "gros". Ça devenait presque un objet de fierté. On ma dit que Purdue dépensait plus d'argent à compiler les données destinées aux commerciaux que toute autre entreprise du secteur. »
Un ex-représentant de Purdue Pharma

n'intervient. Les painkillers sont vendus sans qu'on se pose plus de questions, d'autant que les laboratoires affirment que les risques d'addiction sont minimes. Et pourtant la famille des opiacés est bien connue dans la pharmacopée américaine. Une addictologue, intervenante dans le documentaire, rappelle que les Etats-Unis avaient déjà subi au moins deux épidémies : la première remontant au temps de la guerre civile où l'héroïne, fabriquée par la firme Bayer, était vendue pour les enfants à côté de l'aspirine. La deuxième remontait à la guerre du Vietnam, quand les soldats revinrent au pays, dépendants aux opiacés consommés sur place... La compassion pour la douleur des patients est mise en avant par les laboratoires et les médecins prescripteurs dès les années 90. Il est affirmé que l'on n'a pas le droit de laisser une souffrance perdurer, et pour cela, il faut frapper fort et tout de suite. Et quand le manque fait son apparition, on le cache sous le tapis en parlant de pseudo addiction, c'est-à-dire d'une souffrance ressemblant à une addiction mais n'en étant pas réellement une. Et quoi de mieux pour soigner une souffrance que les opioïdes dont il faut alors augmenter les dosages. On marche sur la tête... Même la FDA (Food and Drug Administration), l'agence américaine de contrôle des médicaments a donné son feu vert, malgré des risques d'addiction qui étaient alors largement minimisés...

La machine à fabriquer des dollars était lancée. Les années 90 furent l'occasion pour Purdue Pharma, le fabricant de l'OxyContin, d'envoyer ses émissaires, ou représentants, sur l'ensemble du territoire national afin de convertir si besoin les médecins et pharmaciens septiques... Mais bien entendu, il y avait ceux, comme le Dr Jacqueline Cleggett à la Nouvelle Orléans que l'on n'a pas eu besoin de convaincre bien longtemps. La jeune femme était acquise à la cause de Purdue Pharma et, à l'instar de la firme, comptait bien s'enrichir... Les overdoses létales pleuvent. Danny Schneider ne supporte plus de délivrer de l'OxyContin dans sa pharmacie, et décide de démissionner pour consacrer tout son temps à sa croisade... A ce moment-là quelques rapports et articles commencent à dénoncer la mortalité croissante associée à la prise d'OxyContin. Les fabricants se défendent devant le Congrès, comme l'avaient fait quelques années plus tôt les grands



dirigeants de l'industrie du tabac. Les médecins malveillants sont alors montrés du doigt et même arrêtés pour leurs prescriptions irresponsables mais sans que la firme Purdue Pharma se remette en question. Le Dr Cleggett en Louisiane passe encore à travers les mailles du filet... Alors, puisque le procureur général n'avance pas assez vite, freiné par cette idée que c'est difficile de poursuivre les médecins car leur profession bénéficie d'une reconnaissance, d'une crédibilité, d'une aura et d'une forme de sacralisation qui les protègent naturellement, le pharmacien se tourne vers la "commission médicale" pour fournir les éléments nécessaires à l'ouverture d'un dossier en radiation. Cette radiation est bien plus difficile à obtenir pour la DEA car elle doit prouver qu'il y a eu, sans aucun doute possible, un acte criminel. Ce n'est pas aussi compliqué pour la commission médicale qui peut prendre cette décision sur la base de documents justifiant une grave faute professionnelle... Cette fois-ci le Pharmacien "obsessionnel" arrive enfin à ses fins. Dan fournit tous les éléments qu'il a récoltés ces derniers mois et même les aveux enregistrés au téléphone du Dr Cleggett affirmant que c'est bien elle qui a rédigé un ensemble d'ordonnances pour 80 Mg d'OxyContin prescrits à une gamine atteinte d'une affection grave mais qui pesait seulement 45 kgs. Une dose de cheval en somme... Le 14 février 2002, le Dr Jacqueline Cleggett est arrêtée et empêchée désormais d'exercer plus longtemps son métier. Il se trouvait qu'elle était elle-même dépendante aux opioïdes...

Extrait

« Quand on a commencé à reconstruire, la mélancolie, le deuil et la dépression après Katrina étaient incroyables. Un nombre incroyable de gens se sont tournés vers les drogues et l'alcool après l'ouragan. Des gens qu'on n'aurait jamais soupçonnés en consommer. »
Le shérif de la Paroisse Saint Bernard.

Mais le combat de Dan Schneider ne s'arrêtera pas là. Les cliniques de prescriptions des opioïdes fleurissent curieusement à droite à gauche à Saint Bernard et ailleurs, et le nombre d'overdoses augmente encore. Le pharmacien se lance dans une nouvelle mission qu'il appelle le "tunnel de l'espoir". Il écrit aux journaux, fait des interventions de prévention dans les lycées, et organise des débats, des assemblées publiques. Il veut sensibiliser l'Amérique à ce problème des opioïdes... L'ouragan Katrina, qui débarque en force en Louisiane en août 2005, avec les dégâts physiques et humains qui l'accompagnent, n'arrange rien et précipite l'épidémie. La meilleure période pour vendre de



l'OxyContin, nous dit l'un de ses ex-représentants... Le pharmacien pense alors qu'il faut viser désormais plus haut, Purdue Pharma it self !... En 2007, le laboratoire est accusé de tromperie sur les risques réels d'addiction, en les minimisant. L'entreprise est condamnée à plus de 600 millions de dollars d'amende mais sans jamais reconnaître son rôle dans l'épidémie d'overdoses. Et le travail de lobbying pour promouvoir le produit auprès des médecins se poursuit. Danny propose à l'ordre des pharmaciens une pratique en vigueur dans d'autres pays, à savoir un programme de suivi à distance des ordonnances, ce qui permet aux organismes de contrôle comme la DEA de récolter des informations et faire de la surveillance sans se déplacer dans toutes les pharmacies. Les médecins malveillants peuvent alors être inculpés plus facilement désormais... La dissuasion et la répression firent leur boulot, et les prescriptions d'OxyContin baissèrent, mais auront, quoiqu'il arrive, et depuis des années, fabriqué des accros aux opiacés...

Extrait

« Ici, à la paroisse Saint Bernard, tout le monde connaît quelqu'un qui a perdu un enfant ou un proche à cause de l'addiction aux médicaments ou à l'héroïne. Des Américains innocents sont devenus dépendants à un médicament censé soulager la douleur. A la Paroisse Saint Bernard, ce fut dévastateur. Ça me fait penser à une autre drogue addictive : le tabac. »
Walter Leger, avocat de la Paroisse Saint Bernard .

Malheureusement, quand un produit addictif manque à l'appel et que sa disponibilité est donc réduite, d'autres savent s'engouffrer dans la brèche. Ce fut le cas alors de l'héroïne, disponible sur le marché clandestin moins cher que l'OxyContin pour le même niveau d'effet... Cette héroïne vendue dans la rue est bien entendu moins connue des personnes jusque-là dépendantes à l'OxyContin, et les dégâts sanitaires, en partie liés à l'injection, finissent par augmenter... A cela s'ajoute l'apparition d'un autre produit, le Fentanyl, un opioïde de synthèse 50 fois plus puissant que l'héroïne à dose égale. Cet opioïde peut être présent dans les produits de rue sans que les consommateurs en connaissent le dosage ou même l'existence. Les risques de surdose mortelle sont donc bien plus importants. Ce sont les cartels mexicains qui se sont alors emparés du marché, l'ont fait fructifier et ont récolté les sous à la place des laboratoires et médecins... Mais le combat de Dan se limite à celui mené contre le laboratoire Purdue Pharma qui est pour lui responsable en très grande partie de cette crise américaine des opioïdes. Le pharmacien n'est pas le seul à se lancer dans l'aventure. Les plaintes et poursuites de particuliers ou



Extrait

« A l'avenir, trouvera-t-on un moyen d'empêcher les gens de souffrir ? Je l'ignore. Mais on est dans le pétrin. C'est un gros bordel. Quand je vois tous ces jeunes détruits par la maladie, je me demande : où est ma place ? Je crois que tout le monde, pas seulement moi en tant que commercial, pas seulement Purdue, mais les médecins, le FDA, le Congrès... Tout le monde est un peu sali. On trempe tous dedans. »
Un ex représentant de Purdue Pharma.

de gouvernements fédéraux s'accumulent. La firme, dirigée par la fameuse famille Sackler, est attaquée de toute part. Leur fortune, s'élève à plus de dix milliards de dollars, grâce à la vente massive et durable de l'OxyContin. Leur nom, après celui de la firme, finit par apparaître dans de nombreux procès. Leur responsabilité personnelle fut engagée. En 2019, des emails privés révélant leur manque de compassion et leur démarche machiavélique ne fit que les accabler et précipita leur chute. La firme est en faillite...

Dan avait fourni des informations à un ami précieux. Il laissa agir son vieux camarade de lycée, avocat qui avait représenté la paroisse Saint Bernard contre les fabricants de tabac et qui le fit pour les fabricants de l'OxyContin... Le fameux "Tunnel de l'espoir", Danny en a vu le bout, mais ce fut dans la douleur, celle, durable, de la perte d'un enfant dont l'amour qu'il lui porte lui donna en quelque sorte la force d'affronter tout ça et d'obtenir des résultats probants... La crise des opioïdes n'est pas encore été résorbée malheureusement. Elle a frappé la population américaine sans faire de discrimination au final en fonction de la couleur de peau ou de la situation sociale... En toute fin de documentaire, il est indiqué : « En 2001, Dan a dévoilé l'épidémie des opiacés, dix ans avant sa révélation nationale. Depuis le début de son enquête sur le Dr Cleggett et Purdue Pharma, plus de 400 000 Américains sont morts d'overdose d'opiacés. »

Mais aussi



Addiction sur ordonnance : la crise des antidouleurs

Un ouvrage de Patrick Radden Keefe

C&F Editions - février 2019

Cet ouvrage nous raconte comment la crise des opioïdes est née et les dégâts sanitaires qu'elle a occasionnés. « 70 500 décès par overdose en 2017, des milliers de familles en détresse, les services sociaux et de secours débordés... » Bien entendu, la firme pharmaceutique Purdue Pharma et la famille Sackler, en ont financièrement pendant de nombreuses années, profité...



**CITÉ
DOPAMINE
14
FICTION**





CITÉ DOPAMINE #14

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON
01

ÉPISODE

#14

« Quelques dessins en approximation des images et sons tirés d'hallucinations en couleurs exacerbées et sons déformés... »

Les tatoueurs de la Cité s'en donnent à coeur joie, sur l'ensemble du corps, de la tête aux pieds, on se fait graver au jour le jour les trip reports de la veille, trips qui ont à voir avec des usages de psychédéliques puissants de synthèse, certains inconnus au bataillon, et qui sait quelles sont les doses appropriées, mais quand on en est là, le risque semble en valoir la chandelle on entend ici et là... Quelques dessins en approximation des images et sons tirés d'hallucinations en couleurs exacerbées et sons déformés qui vont chercher du côté d'une nature luxuriante du temps où l'homme n'avait pas encore mis son grain de sel, ni son grain de sable aggloméré pour construire des Cités comme la Cité Dopamine... Aucune partie du corps ne sera épargnée car les contours des trips sont loin d'être précis et l'on a vite fait de



« Demain sera un autre jour, et chaque jour annoncera un nouveau trip, car chaque trip est unique, et personne ne pourra vivre celui d'un autre... »

déborder de la réalité ou de la déformer suffisamment pour qu'elle aille se loger dans des plis insoupçonnés. Il y a de la place à faire et à prendre ici et là à condition que le corps et l'esprit s'ouvrent assez pour que les images et les sons d'une dimension parallèle puissent se glisser et parvenir du dedans jusqu'à la rétine, allez savoir en fait comment ça fonctionne réellement. Le cerveau en fait son affaire, et saura bien en tirer quelque chose, même s'il y a de grandes chances pour que la cohérence ne soit pas au rendez-vous... Pas facile de retraduire en noir sur blanc, ou même en couleurs, des sensations extrêmes, pas toujours réjouissantes d'ailleurs. Le tatoueur fera des propositions à partir des récits successifs de ses clients, plus ou moins réguliers, et ces derniers valideront sur la base de souvenirs parfois assez flous finalement. Demain sera un autre jour, et chaque jour annoncera un nouveau trip, car chaque trip est unique, et personne ne pourra vivre celui d'un autre, et ainsi va le psychédélisme qui va fouiller dans les méandres de la psyché humaine pour en faire sortir tout ce qui ne rentre pas dans les cases, protocoles, systèmes, conventions, principes qui savent bien nous reconforter tout en nous cadrant... Dans ces trips, on dit qu'on y met toujours beaucoup de soi au-dedans, des envies, espoirs, ou angoisses et qu'alors la sauce prend plus ou moins pour nous étonner, bousculer ou déstabiliser dans des proportions parfois gigantesques, Messieurs Dames accrochez-vous si vous ne voulez sombrer, allez courage, ce n'est qu'un bon moment à passer... Personne ne sera obligé de vouloir garder le souvenir de tout ce qui défilera devant ses yeux en réalité pas si virtuelle que ça. Il y a alors ceux qui vivront dans le souvenir de leurs trips passés, et ceux qui ne se préoccupent que de celui à venir pour un espoir de plus de sensations encore, ou du moins de sensations plus fortes encore... Messieurs Dames préparez votre peau si l'envie d'éternité vous prend, mais assurez-vous que le matériel est stérile si vous ne voulez pas choper les cochonneries qui accompagnent... J'ai pris mes renseignements sur le nombre de trip reports qui ont envahi l'ensemble du corps de cette femme que je croise à la sortie de chez le tatoueur. Elle m'annonce que son aisselle gauche, seul espace qu'il restait



« La traçabilité des produits est assurée par un étiquetage assez précis, made in DC... »

encore à recouvrir, a accueilli son centième trip de l'année en cours et qu'il est temps pour elle de dresser un bilan de ce qu'il lui reste à vivre. Cette centaine de trips n'a fait que la projeter un peu plus à chaque fois dans l'avenir tout en chassant de sa mémoire l'ensemble de ses souvenirs du passé. A croire qu'elle repart sur les routes, débarrassée de tous ses encombrants, en piste pour de nouvelles aventures dont elle a déjà eu un aperçu. Elle n'a plus qu'à se laisser porter me dit-elle... Nom de Dieu mais pas question que je me laisse embarquer dans un futur prédestiné, ou alors ne m'en dites rien. Je vais plutôt aller voir du côté de substances au potentiel psychoactif bien moins important pour mon petit effet du jour sans prétention...

Ca tire la langue de déshydratation, mais ça en redemande. Et que je t'enfile les rails de poudre blanche-rose-grise à ouvrir grand la bouche d'avoir la nécessité de boire sans s'en rendre compte. L'énergie et les sensations qu'elle procure font oublier la fatigue et le manque d'eau... Ce qu'il faut comprendre avec la MD c'est que quand l'envie est là, pas facile pour certains de résister à l'appel. On s'est créé des marqueurs dans le cerveau à coups de rituels bien ancrés désormais, plus ou moins associés aux circonstances, aux personnes qui nous entourent et même à certaines couleurs, toutes plus improbables les unes que les autres, mais certifiées cent pour cent synthétiques pour garantir des effets supérieurs à ce que la nature peut fournir sans manipulation... Les stands se suivent et se ressemblent et répondent aux désirs des clients avec des substances personnalisables à la demande en fonction du dosage réclamé. La traçabilité des produits est assurée par un étiquetage assez précis, made in DC, Dopamine City et fournisseur unique. Un grand laboratoire a été mandaté par le gouvernement pour plus de contrôle de la fabrication des psychotropes. On tente au mieux de limiter la casse, mais des petits malins sont de la partie et revendent sous le manteau des produits frelatés qui sont le résultat d'une chaîne de coupes successives avec du grand n'importe quoi en marque de fabrique en veux-tu en voilà de la potion magique qui ouvrirait l'esprit du premier prohibitionniste venu... Je compte sur le doigt d'une main celui qui, dans l'espace



« *Quand la cam devient légale, il arrive que sa côte d'inoffensivité grimpe en flèche...* »

festif, s'écroule ce soir-là de ne pas avoir pensé à se désaltérer à temps et surtout d'avoir ajouté dans sa poudre de quoi booster le produit sans questionner plus avant. Pas de quoi écarquiller les yeux de surprise mon gars, il fallait se renseigner avant de s'y aventurer... La réduction des risques a parfois du mal à faire son trou. Quand la cam devient légale, il arrive que sa cote d'inoffensivité grimpe en flèche. On pense alors qu'on n'a rien à craindre, ou si peu, et on baisse sa garde suffisamment pour laisser passer toutes les cochonneries. On a pourtant développé des analyses produits extrêmement précises concernant leurs contenus, et pourtant... Alors, faute de mieux, sortez vos gourdes et vos testeurs Messieurs Dames si vous ne voulez pas que le prochain fait divers nous replonge dans l'illégalité. On sait que la législation est fragile dans cette Cité, et que les politiques prohibitionnistes attendent la faille pour s'engouffrer, alors gare aux revirements même s'il sera dit, comme toujours, que c'est pour notre bien à tous...

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr